LA

# ROCHE SANGLANTE

# NOUVEAUTÉS EN LECTURE

DANS TOUS LES CABINETS LITTÉRAIRES

**Les Mémoires d'un vieux Garçon**, par A. de Gondrecourt. 5 vol. in-8.

**Les Cavaliers de la Nuit**, par le vicomte Ponson du Terrail, auteur de la *Tour des Gerfauts*, etc., etc. 4 vol. in-8.

**Les Paysans, Scènes de la Vie de campagne**, par H. de Balzac. 5 vol. in-8.

**Les Damnés de Java**, par Méry. 3 vol. in-8.

**La Fille de Cromwell**, par Eugène de Mirecourt, auteur des *Confessions de Marion Delorme*, etc., etc. 4 vol. in-8.

**Le Roi de la Barrière**, par Paul Féval. 4 vol. in-8.

**La Roche sanglante**, par Molé-Gentilhomme. 5 vol. in-8.

**Le Fou de la Bastide**, par Madame Clémence Robert. 3 vol. in-8.

**Le Château des Fantômes**, par Xavier de Montépin. 5 vol. in-8.

**La Fée du Jardin**, par Madame la comtesse Dash. 3 vol. in-8.

**Le Capitaine Zamore**, par le marquis de Foudras et Constant Guéroult, auteur de *Roquevert l'Arquebusier*, etc., etc. 4 vol. in-8.

**Le Dragon de la Reine**, par Gabriel Ferry, auteur du *Coureur des Bois*. 4 vol. in-8.

**Diane de Lancy**, par le vicomte Ponson du Terrail. 4 vol. in-8.

**Les Amours d'Espérance**, par Auguste Maquet, collaborateur d'Alexandre Dumas. 5 vol. in 8.

**Les Vautours de Paris**, par le marquis de Foudras et Constant Guéroult, auteur de *Roquevert l'Arquebusier*, etc., etc. 4 vol. in-8.

**Madame Pistache**, par Paul Féval. 2 vol. in-8.

**La Tombe-Issoire**, par Élie Berthet. 4 vol. in-8.

**Le Comte de Sallenauve**, par H. de Balzac. 5 vol. in-8.

**Les Amours de Vénus**, par Xavier de Montépin. 4 vol. in-8.

**La Dernière Favorite**, par madame la comtesse Dash. 3 v. in-8.

**Robert le Ressuscité**, par Molé-Gentilhomme. 4 vol. in-8.

**Les Tonnes d'Or**, par le vicomte Ponson du Terrail. 4 vol. in-8.

**Les Libertins**, par Eugène de Mirecourt. 2 vol. in-8.

**La Famille Beauvisage**, par H. de Balzac. 4 vol. in-8.

**Un Roué du Directoire**, par Eugène de Mirecourt. 2 vol. in-8.

**Le Député d'Arcis**, par H. de Balzac. 4 vol. in-8.

**Mercédès**, par Madame la comtesse Dash. 3 vol. in-8.

**Blanche de Savenières**, par Molé-Gentilhomme. 4 vol. in-8.

**La Fille de l'Aveugle**, par Emmanuel Gonzalès. 3 vol. in-8.

**Le Château de La Renardière**, par Marie Aycard. 4 vol. in-8.

**Roch Farelli**, par Paul Féval. 2 vol. in-8.

**La comtesse Ulrique**, par le marquis de Foudras et Constant Guéroult, auteur de *Roquevert l'Arquebusier*, etc., etc. 4 vol. in-8.

**Les Catacombes de Paris**, par Élie Berthet. 4 vol. in-8.

**La Tour des Gerfauts**, par le vic. Ponson du Terrail. 5 v. in-8.

**La Belle Gabrielle**, par Auguste Maquet, 5 vol. in-8.

Imprimerie de Gustave Gratiot, 30, rue Mazarine.

# LA ROCHE SANGLANTE

PAR

**MOLÉ-GENTILHOMME**

ET

**CONSTANT GUÉROULT**

auteurs de

**Roquevert l'Arquebusier** et de **Blanche de Savenières.**

III



PARIS

L. DE POTTER, LIBRAIRE-EDITEUR

RUE SAINT-JACQUES, 38.

LE

# DÉPUTÉ D'ARCIS

PAR

## H. DE BALZAC

Jamais peut-être, dans aucune de ses œuvres, la supériorité de Balzac ne s'est manifestée avec autant d'éclat que dans le *Député d'Arcis;* jamais il n'a prouvé si hautement qu'il n'est point de sujet si aride, ni d'étude si sévère qui ne puissent devenir attrayants sous l'aile fécondante du génie. Les admirateurs du grand écrivain s'attendaient à voir briller exclusivement dans cet ouvrage l'observation profonde, hardie, presque infaillible qui forme une des faces les plus saisissantes de son talent; mais, ce qu'ils croyaient impossible dans des *Scènes de la vie politique*, ce qu'ils y trouveront, avec surprise, répandu en abondance et porté au plus haut degré, c'est l'intérêt, mais un intérêt si vif, si attachant, que le *Député d'Arcis* nous paraît supérieur, sous ce rapport du moins, à tout ce qui est sorti jusque-là de la plume de Balzac. Le procédé employé par l'illustre romancier pour atteindre ce prodigieux résultat consiste à laisser dans l'ombre les hautes combinaisons de la politique pour pénétrer dans les familles et y mettre en jeu toutes les passions humaines par le contre-coup des petites intrigues électorales. Là, tous les sentiments, depuis les plus abjects jusqu'aux plus élevés, se déroulent dans des scènes émouvantes et vivement éclairées par des caractères éclatants de vérité. C'est d'abord le comte de Sallenauve, noble figure, poétique et sérieuse à la fois, l'une des plus sympathiques créations de Balzac; puis Mme de l'Estorade, Naïs, la famille Beauvisage, la famille Giguet, la belle et touchante Luigia, puis cette terrifiante et originale figure de Vautrin, revêtant ici un caractère tout nouveau, une dernière et suprême *incarnation*, sublime d'habileté, de dévouement et de pathétique dans son rôle de père. Nous en passons beaucoup d'autres pour laisser au lecteur tout le charme de cette admirable composition qui, nous le répétons, se distingue surtout par un immense intérêt.

---

# LES CATACOMBES DE PARIS

## Roman par ÉLIE BERTHET

Il est des choses dont tout le monde parle et que peu de personnes connaissent réellement. De ce nombre sont les vastes carrières qu'on appelle *Catacombes de Paris*, bien que ce nom convienne seulement à l'ossuaire qu'elles renferment. M. Elie Berthet, que la puissance de ses conceptions dramatiques et le charme pittoresque de ses descriptions ont placé parmi nos premiers romanciers, a eu l'idée de descendre dans ces immenses souterrains, de les étudier avec soin et d'en dégager la sombre et mystérieuse poésie qu'ils renferment. L'ouvrage que nous offrons au public est le résultat de ses études et de ses ténébreuses promenades sous le sol parisien.

Mais les *Catacombes*, avec l'ordre admirable qui règne aujourd'hui dans leurs lugubres détours, n'eussent pas offert au roman des ressources suffisantes. L'auteur est donc remonté jusqu'à l'époque où ces galeries furent, pour ainsi dire, découvertes, alors que leur délabrement compromettait la solidité d'une portion de Paris et que, chaque jour, à chaque heure, de nouveaux écroulements venaient consterner les quartiers de la rive gauche. En beaucoup d'endroits on peut encore observer l'état primitif des carrières; ces endroits s'appellent *travaux des anciens*. Il lui a donc été facile de se représenter les *Catacombes* telles qu'elles étaient au siècle dernier, et il a créé l'œuvre la plus curieuse, la plus dramatique, la plus saisissante qui soit jamais tombée de sa plume.

# CHAPITRE DIX-SEPTIÈME



# XVII

## Le vin de Chypre.

Le changement de physionomie qui venait de s'opérer chez Aïssa n'avait pas échappé à Lorenzino, dont les regards étaient sans cesse fixés sur elle; aussi, dès ce moment, il suivit avec anxiété jusqu'à ses moindres mouvements et épia

avec émotion les impressions les plus fugitives qui passaient sur son visage. Mais elle avait l'habitude de se dominer, et ses traits reprirent bientôt un calme et une sérénité sous lesquels il eût été impossible à l'esprit le plus défiant de soupçonner ce qui se passait au fond de son âme.

C'était en buvant le vin de Chypre que tous les nobles convives devaient porter la santé du dauphin ; aussi fut-ce avec un empressement unanime que toutes les coupes s'avancèrent à la fois vers les valets chargés de les remplir.

A cette heure suprême Diane, reprise

subitement de toutes les terreurs qu'elle avait secouées un instant, son esprit se refusant de croire à la possibilité du crime odieux qu'il avait cru deviner d'abord, Diane devint horriblement pâle, et ses yeux cherchèrent avidement à deviner le coupable, s'attachant tour à tour sur les femmes qui entouraient le roi, et cherchant sur chaque visage l'émotion qui devait trahir un projet aussi sinistre. Mais cette recherche demeura sans résultat; toutes les pysionomies étaient paisibles, toutes exprimaient la joie et l'expansion qui devaient animer dans un pareil moment les cœurs les plus purs, les âmes les plus loyales.

Le dauphin, dont le visage avait repris l'expression soucieuse et mélancolique qui lui était habituelle, était plongé dans les plus pénibles réflexions et ne prenait aucune part aux transports de joie dont il était l'objet, et qu'il ne voyait même pas.

Monseigneur, lui dit Aïssa, en retirant sa main des plis de sa robe où elle venait de disparaître un instant, — et Lorenzino remarqua qu'elle la retirait à moitié fermée, monseigneur, accordez-moi la faveur de faire remplir moi-même cette magnifique coupe.

Le dauphin lui répondit par un sourire

plein de bienveillance. Alors elle prit la coupe qu'elle tendit à un valet, vers lequel elle se tourna, au lieu de la tenir au-dessus de la table. Quand elle fut remplie, Aïssa reporta lentement ses regards vers le dauphin et la lui offrit. Il la prit en répondant à cette complaisance par un gracieux compliment ; puis voyant que tout le monde attendait qu'il bût le premier, ce qui devait être le signal des transports et des acclamations, il porta la coupe à ses lèvres.

Diane, qui avait été frappée de la voix d'Aïssa quand elle avait adressé la parole

au dauphin, la regarda attentivement et crut remarquer que ses traits se couvraient d'une légere pâleur. Alors épouvantée, hors d'elle-même, elle se leva tout à coup et étendant la main vers le dauphin qui venait d'avaler une gorgée de vin.

— Monseigneur ! s'écria-t-elle d'une voix si déchirante que tous les regards se tournèrent de son côté, monseigneur, arrêtez, cette liqueur est empoisonnée.

A cette révélation terrible, il se fit une agitation générale.

— Le poison! le poison! répétait-on de toutes parts.

Le dauphin seul avait conservé son sang froid; il posa sa coupe sur la table d'un air impassible.

— Non, messieurs, non, dit-il, je ne succomberai pas cette fois, je tromperai la cruauté de mes lâches ennemis; mais si j'échappe à la mort, contenue dans cette coupe, c'est à cette jeune fille que je le dois; je l'en remercie hautement ici, et désire vivement trouver l'occasion de lui témoigner ma reconnaissance.

— Mais où donc, où donc est le misérable ? s'écria le sire d'Ambleteuse.

Puis s'adressant à Diane :

— Diane de Cévoles, lui dit-il, puisque vous saviez que cette coupe était empoisonnée, vous savez aussi sans doute quelle est la main qui a versé le poison ; vous le voyez, c'est plus qu'un meurtre, c'est le plus odieux, le plus révoltant des crimes, c'est un régicide qui vient d'être commis ici ! Diane de Cévoles, je vous adjure, au nom de ce que vous avez de plus sacré en

ce monde, de nous déclarer hautement le coupable.

La jeune fille écoutait ces paroles avec une émotion profonde, et elle demeura silencieuse et réfléchie quelques instants encore après que le sire d'Ambleteuse eut cessé de parler.

— Réfléchissez, reprit celui-ci, que le silence dans une circonstance aussi solennelle serait presque une complicité ; nommez donc l'infâme, nommez-le sans pitié lui-même, comme il vient de se montrer

sans pitié pour monseigneur le dauphin, pour la France entière.

— Messire, répondit la jeune fille, je n'ai pas une conviction assez forte pour accuser ; je ne vous dirai donc pas : Voilà la main qui a versé le poison, mais d'autres que moi n'ont-ils pas vu quelle est celle qui a présenté la coupe au dauphin ?

— Nommez-la ! crièrent ceux des convives qui étaient trop éloignés pour avoir vu celle que désignaient les paroles de Diane.

— C'est cette jeune femme, dit Diane

en désignant du doigt Aïssa la Candiote.

— Aïssa !

— L'étrangère !

— C'est la Candiote !

Ces mots circulèrent de bouche en bouche par toute la table.

— Madame, lui dit le sire d'Ambleteuse, est-il vrai que ce soit de votre main que le dauphin a reçu cette coupe empoisonnée ?

— C'est vrai, répondit Aïssa d'une voix ferme.

— Alors c'est elle, c'est elle qui a glissé le poison dans la coupe, s'écrièrent plusieurs voix en même temps.

— Vous entendez, reprit le sire d'Ambleteuse, on vous accuse...

— C'est faux ! c'est faux ! dit la Candiote avec un accent de conviction qui jeta le doute dans beaucoup d'esprits.

Il y eut un moment de silence.

— Monseigneur, dit au dauphin le maréchal de Champagne, il y a un moyen de savoir la vérité sur ce point ; voulez-vous me permettre de l'employer ?

— Faites, dit le dauphin.

Alors, s'adressant à Aissa :

— Vous attestez, vous jurez solennellement, lui dit-il, que c'est à tort qu'on vous accuse d'avoir empoisonné cette liqueur ?

— Je le jure, répondit Aïssa avec un

calme et une assurance qui, cette fois, encore, disposèrent beaucoup de gens en sa faveur.

— Et si je vous demandais une preuve de ce que vous affirmez, reprit le sire de Champagne, vous n'hésiteriez pas à la donner, quelle qu'elle fût ?

— Parlez, je suis prête.

— Eh bien ! puisque vous êtes certaine que cette boisson est pure et salutaire comme celle que contiennnent toutes nos

coupes, vous ne refuserez pas de la boire.

Et prenant la coupe d'or du dauphin, il l'offrit à Aïssa.

Lorenzino, dont le regard ne la quittait plus, surtout depuis le terrible incident qui prenait une tournure si menaçante pour elle, vit comme une lueur livide jaillir de ses paupières à cette heure critique.

Il devina que la coupe du dauphin contenait la mort.

Avec cette spontanéité et cette énergie de décision particulières aux natures vraiment fortes et puissantes, Aïssa comprit sa position et la résuma intrépidement par ces deux mots proférés à voix basse, entre ses lèvres toutes pâles et frémissantes : le poison ou le bourreau ! Quand elle eut ainsi formulé l'épouvantable alternative qui s'offrait à elle, rigoureuse et impitoyable comme une sentence, elle avança résolûment la main vers la coupe que lui tendait le maréchal de Champagne, et avec un sourire que rendaient effrayant la blancheur de ses lèvres, la pâleur de son front et l'éclat fiévreux de son regard :

— Merci, messire, lui dit-elle, merci de

m'avoir fourni le moyen de faire tomber en un instant l'accusation infâme dont on n'a pas craint de souiller mon honneur.

Et ayant promené sur toute l'assemblée un regard imperturbable, elle approcha la coupe de ses lèvres.

— Ne buvez pas! s'écria tout à coup une voix dans la foule.

— Cette voix était celle de Lorenzino, qui quitta aussitôt sa place et s'approcha de la Candiote.

— Et pourquoi t'opposer à ce que je boive? lui demanda Aïssa.

— Oui, pourquoi? demanda le sire d'Ambleteuse.

— Mais, répondit Lorenzino de l'air le plus tranquille et du ton le plus simple, parce que s'il est vrai que madame Aïssa ait présenté cette coupe à monseigneur le dauphin, c'est moi qui ai versé le vin qu'elle contient ; c'est donc à moi de subir l'épreuve qui lui est imposée, et je tiens à mon droit.

Aïssa regarda le jeune page avec une expression de surprise extrême, car elle savait fort bien que ce n'était pas lui qui avait rempli la coupe, mais un valet du dauphin, que sa haute taille ne permettait pas de confondre avec cet enfant. Elle cherchait donc à s'expliquer le motif qui pouvait le pousser à faire cet étrange mensonge, quand le regard de Lorenzino se fixa sur le sien, si navrant de dévoûment et de résignation, qu'il pénétra jusqu'au fond de son âme et lui dévoila clairement l'immense sacrifice qu'il voulait accomplir.

— Allons, prenez cette coupe et buvez;

dit le sire d'Ambleteuse au jeune page.

Lorenzino avança la main et s'empara de la coupe.

— Aïssa la lui laissa prendre sans résistance, lui jetant lentement et pour récompense suprême, un regard tout humide de reconnaissance et de commisération.

Sous ce regard, les traits du page rayonnèrent d'une joie surhumaine, et, portant la coupe à ses lèvres, il en but lentement tout le contenu, les yeux toujours fixés sur ceux d'Aïssa, et comme plongé dans un bonheur extatique pendant qu'il buvait la mort.

Quand la coupe fut vidée jusqu'à la dernière goutte, Lorenzino la posa sur la table, puis, essayant d'amener un sourire sur son visage qui se couvrait d'une pâleur si rapide qu'on eût cru voir le doigt de la mort glisser sur chacun de ses traits et les glacer l'un après l'autre :

— Vous voyez bien, messieurs, dit-il d'une voix à peine intelligible, vous voyez bien qu'il n'y avait pas de poison et que...

— Mais il ne put achever sa phrase ; la souffrance vainquit en lui la volonté; il poussa un cri terrible, porta violemment

la main à sa poitrine comme s'il voulait en arracher le feu qui la dévorait, puis, les traits horriblement contractés, les yeux sanglants et à moitié sortis de leur orbite, il tomba en arrière, la tête renversée, les bras étendus et se roula à terre dans d'affreuses contorsions.

Tout le monde était debout ; toutes les poitrines étaient haletantes et tous les regards fixés sur le malheureux page avec une expression d'horreur et de pitié.

En ce moment, Diane de Cévoles se sentit terrifiée à l'aspect de cette effroyable

scène qu'elle eût perdu connaissance si une voix bien connue n'eût murmuré à son oreille quelques paroles qui lui rendirent un peu d'énergie en lui apprenant qu'elle avait là, près d'elle, un ami plein de tendresse et de dévoûment. Elle se retourna et reconnut en effet Frantz lui-même, mais caché sous la livrée d'un valet du dauphin.

Au même instant, un autre regard reconnaissait Frantz sous ce vêtement d'emprunt; ce regard, c'était celui d'Aïssa qui, en se portant sur toute l'assemblée pour juger de l'impression générale, s'arrêta

sur Diane, chargé de haine et de vengeance, puis sur ce valet qui prenait l'étrange liberté de lui parler à l'oreille et dans lequel elle reconnut Robert, avec un mélange de surprise et de fureur inexprimables.

Elle le vit prendre furtivement la main de Diane et lui glisser à voix basse des mots qui devaient être bien tendres et bien affectueux, car, sous l'influence de sa parole, les traits de la jeune fille perdirent leur pâleur mortelle et ses yeux retrouvèrent une partie de leur éclat habituel.

— C'était vrai! murmura la Candiote

entre ses dents serrées l'une contre l'autre par l'excès de la colère; il a osé venir ici malgré l'arrêt qui le condamne, et c'est pour elle, c'est pour la voir, pour lui parler, pour lui presser seulement la main qu'il a risqué sa vie! Oh! l'infâme! l'infâme!

Elle porta la main à son front; il lui sembla que la douleur allait faire éclater sa tête.

— Eh bien! lui dit alors le sire d'Ambleteuse, vous ne pouvez nier maintenant

que le poison n'ait été versé dans cette coupe ?

Aïssa leva la tête, domina par un effort inouï l'émotion qui menaçait de la rendre folle ; puis, le regard étincelant et comme éclairé par une inspiration subite :

— Oui, dit-elle, oui, la coupe du dauphin était empoisonnée, je ne puis le nier devant la preuve cruelle et irrécusable que j'ai là, sous les yeux ; mais, si je l'eusse su, aurais-je consenti à boire cette liqueur fatale, et personne ici peut-il douter que cet enfant ne l'ignorât comme moi ?

Ce raisonnement était trop convaincant en effet, pour qu'il restât le moindre soupçon sur Aïssa, non plus que sur Lorenzino.

— Cependant, dit le sire d'Ambleteuse...

— Cependant, reprit Aïssa, si notre innocence est prouvée, le crime est évident, palpable; voilà ce que vous voulez dire, n'est-ce pas? Cela est vrai; mais au lieu de voir le coupable dans une femme, dans un enfant, dépourvus l'un et l'autre

de la force nécessaire pour concevoir et exécuter un pareil crime ; comment n'avez-vous pas pensé qu'un projet aussi sinistre n'avait pu venir qu'à l'esprit d'un homme énergique et puissant. D'un ennemi avéré du dauphin et intéressé à sa mort, soit par ambition, soit par vengeance ?

— Un ennemi du dauphin ! mais il n'y en a pas parmi nous.

— Il y en a un, au contraire, un ennemi redoutable, un homme dont le nom seul est un objet d'effroi pour la plupart d'entre

vous, messires, et qui, en ce moment, a un grief terrible contre le dauphin. Je vais vous le faire connaître, et peut-être est-ce à moi, à moi qu'on ose accuser, qu'il est réservé de vous révéler le vrai coupable.

Il se fit un profond silence, silence d'attente et d'anxiété.

Avant de reprendre la parole, Aïssa abaissa son regard sur Lorenzino, dont les yeux, fixés sur elle, exprimaient, à travers l'horrible torture qui dévorait rapidement sa vie, l'amour immense auquel il la sacrifiait.

# CHAPITRE DIX-HUITIÈME

## XVIII

### Lorenzino.

Après s'être assurée par ce regard qu'il restait encore quelque vie au cœur du jeune page, quelqu'intelligence dans son cerveau, un amour immense, un dévoûment sans bornes dans ses grands yeux

noirs, horiblement dilatés par la souffrance. Aïssa se leva de son siége, et, promenant sur toute l'assemblée attentive et émue son regard si profond et si éloquent :

— Messeigneurs, dit-elle, je vous disais: il y a ici, au Louvre, à deux pas du dauphin, un homme dont le dauphin a mis la tête à prix, il y a vingt-quatre heures à peine...

Diane tressaillit à ces mots, et Frantz lui-même se troubla tout à coup.

Aïssa, dont les regards étaient fixés sur eux en ce moment, trahit toute sa pensée par un sourire plein de haine et de fiel.

Elle reprit aussitôt :

— Si j'ajoutais : cet homme, qui évidemment ne peut avoir conçu contre monseigneur le dauphin que des pensées de haine et de vengeance, non-seulement il s'est introduit furtivemeent dans son palais, non-seulement il est à deux pas de sa personne, mais il y est caché sous la livrée de l'un des valets chargés de remplir les

coupes; si je vous disais cela, messeigneurs, le coupable ne vous serait-il pas assez désigné et croiriez-vous devoir le chercher encore?

— Mais cet homme, faites-le donc connaître, s'écria le sire d'Ambleteuse, quel est-il, et où se cache-t-il

— Qui il est? s'écria la Candiote d'une voix éclatante. C'est Robert de Fenestrange, le Routier de Normandie! Où il se cache? Tenez, derrière cette jeune femme qui vient d'appeler sur ma tête

cette accusation infâme et que vous voyez toute pâle et toute tremblante, maintenant qu'elle comprend que le vrai coupable est découvert, derrière Diane de Cévoles, qui vient d'être unie à Raoul de Fenestrange et qui aime Robert de Fenestrange, son frère.

Tous les regards étaient tournés en ce moment vers les deux personnages désignés par Aïssa, et la pâleur de Diane, l'émotion profonde de Frantz, émotion causée par l'indignation seule et non par la peur, parurent à tous des indices presque certains.

— Parlez, parlez, dit à Frantz le sire d'Ambleteuse, est-il vrai que vous soyez Robert de Fenestrange, le Routier de Normandie ?

— Je suis celui qu'on appelle Robert de Fenestrange et dont la tête a été mise à prix je ne chercherai pas à le nier, répondit Frantz d'une voix fortement accentuée, mais je repousse avec indignation l'idée du crime odieux dont on m'accuse, et je vais vous dire ce que c'est que cette femme qui veut en faire tomber la responsabilité sur ma tête, quoiqu'elle soit profondément convaincue de mon innocence.

— Un seul mot, dit Aïssa en l'interrompant brusquement.

Puis, jetant de nouveau un rapide regard sur Lorenzino, dont toutes les facultés, près de s'éteindre, semblaient tendues vers elle dans un suprême effort :

— Il n'y a que trois personnes, reprit-elle, sur lesquelles puisse planer le soupçon : celle qui a offert la coupe au duc, celle qui l'a présentée au valet chargé de la remplir, et enfin ce valet lui-même. Or, je vous l'ai dit, les deux premières personnes, c'est-à-dire moi et ce pauvre enfant, sont inno-

centes aux yeux de tous ceux qui ont vu avec quel empressement j'allais porter à mes lèvres la coupe fatale, avec quelle confiance il en a bu le contenu, lui, jusqu'à la dernière goutte ; reste donc à savoir quel est le valet qui a versé la liqueur mortelle, et si celui-là c'est bien Robert de Fenestrange comme j'en suis bien convaicue, le doute ne sera plus permis.

— Vous avez raison, nadame, dit le maréchal de Champagne, la preuve serait convaincante, irrécusable ; mais comment savoir ?...

— On ne ment pas à l'heure de la mort, messire, répliqua la Candiote; interrogez cet enfant, ce pauvre Lorenzino, dont la mort funeste laissera dans mon cœur des regrets éternels, une douleur sans fin. Interrogez-le; sa parole, la dernière qui sortira de ses lèvres, sera l'absolution ou la condamnation du Routier de Normandie.

Frantz voulut parler, mais le maréchal de Champagne lui imposa silence d'un geste, et s'approchant de Lorenzino:

— Mon enfant, lui dit-il avez-vous entendu ce que vient de dire votre maîtresse?

Lorenzino fit un signe affirmatif.

— Vous rappelez-vous quel est le valet qui a rempli la coupe du dauphin ?

— Oui, répondit le jeune homme.

— Eh bien, désignez-le donc, et rappelez-vous surtout que vous allez paraître bientôt devant Dieu, qui va juger toutes vos actions.

Lorenzino se souleva avec effort sur une main pour mettre sa tête à la hauteur de la table.

Tous les regards étaient fixés sur lui, toutes les poitrines étaient haletantes.

Aïssa avança son bras vers lui avec une expression de tendresse pleine de douleur et de pitié; il s'y appuya avec un profond sentiment de bonheur, puis tendant résolûment la main vers Frantz :

— Celui qui a rempli la coupe dans laquelle j'ai trouvé la mort, c'est lui, c'est le Routier de Normandie, je le reconnais.

Et après avoir prononcé ce peu de mots,

pour lesquels il avait réuni tout ce qui lui restait de forces, il tourna une dernière fois ses regards éteints sur Aïssa ; puis on le vit s'affaisser tout à coup sur lui-même et demeurer immobile. Tout était fini, l'âme venait de prendre son vol.

Alors le maréchal de Champagne se tourna vers les archers qui se tenaient groupés à la porte de la salle, et il allait leur donner l'ordre d'arrêter Frantz, quand deux hommes entrèrent brusquement par cette porte et attirèrent à eux l'attention générale.

Ces nouveaux personnages étaient

Charles de Navarre et Raoul de Fenestrange.

A l'aspect de Raoul, Diane se leva tout à coup, et poussée par un mouvement instinctif, elle s'élança aux côtés de Frantz, comme pour chercher là un refuge et une protection.

Ce mouvement appela naturellement sur elle d'abord, puis sur Frantz, les regards de Charles de Navarre et de Raoul.

— Monseigneur! s'écria aussitôt le roi

de Navarre en s'adressant au dauphin et lui montrant Frantz, j'accuse cet homme de trahison et de félonie; je l'accuse de s'être emparé de ma personne avec sa bande de routiers, auquels je viens d'échapper grâce à une troupe d'hommes d'armes commandés par messire Raoul de Fenestrange

— Monseigneur! s'écria à son tour Raoul de Fenestrange, je requiers de votre justice que vous donniez ordre d'arrêter cet homme et cette femme, Robert de Fenestrange et Diane de Cévoles, comme coupables du crime d'adultère.

— Moi ! s'écria Diane avec horreur.

— Il l'a enlevée de ma maison, reprit Raoul. Vous le voyez, c'est dans ses bras qu'elle se réfugie à mon aspect.

— Et moi, ajouta Charles de Navarre, j'affirme que le rapt de Diane de Cévoles, épouse de messire Raoul, est à ma connaissance, et je soutiens l'accusation d'adultère portée contre elle et le Routier de Normandie.

Le jeune duc regardait tour à tour Charles de Navarre, Raoul de Fenestrange,

Frantz et Diane, et il paraissait à peine entrevoir ce qui se passait sous ses yeux et ce qu'on réclamait de lui.

— Pardon, monseigneur, lui dit alors le roi de Navarre, mais permettez-moi de vous dire que j'ai peine à comprendre votre hésitation quand il s'agit de punir un crime dont l'évidence est palpable, quand il s'agit d'ailleurs, d'un homme dont la tête est déjà mise à prix.

— Et ne voyez-vous pas, dit à Charles le sire d'Ambleteuse, que l'esprit de monseigneur le régent vient de recevoir un

choc terrible ? Ne lisez-vous pas dans ses traits pâles, altérés par la souffrance, la trace du poison que lui a versé la main de ce misérable qui semble avoir pris à tâche d'accumuler, d'un seul coup, tous les crimes sur sa tête?

En effet, quoique le dauphin n'eût bu que quelques gouttes de la fatale liqueur, il commençait à en ressentir les ravages, qui se trahissaient extérieurement par la pâleur livide de ses traits et l'expression vague et inintelligente de son regard.

— Quoi! s'écria Charles de Navarre

après un moment de stupéfaction et avec un indignation parfaitement jouée, l'infâme a osé attenter à la vie de notre régent bien-aimé! Que prompte justice se fasse donc, et prenez sur vous de le faire arrêter ainsi que cette coupable épouse, si vous ne pouvez en arracher l'ordre à celui qui doit commander ici.

— Essayez de vous faire comprendre, sire, répondit le gentilhomme, car je n'ose m'attribuer un pareil pouvoir, surtout dans un temps comme celui-ci, où tous les priviléges de la royauté sont usurpés.

Alors Charles de Navarre s'approcha du

dauphin et s'inclinant respectueusement :

— Monseigneur, lui dit-il, excusez l'excès de mon zèle et croyez que je n'ai d'autre mobile en ce moment que le soin de votre intérêt et de votre considération. Songez donc, monseigneur, que tous les regards sont fixés sur vous à cette heure, que vous devez à tous ces gentilshommes l'exemple de la justice, et que d'ailleurs les coupables sur lesquels j'ose appeler votre sévérité, ne méritent de votre part aucune indulgence ; c'est pourquoi je vous supplie de donner ordre qu'ils soient arrêtés à l'instant même.

— Monseigneur! s'écria alors Frantz qui était resté jusque-là accablé sous les coups terribles qui venaient de le frapper successivement, je demande à vous faire entendre seulement quelques paroles.

Un sourd murmure se fit entendre dans toute l'assemblée.

— Oh! rassurez-vous, messeigneurs, reprit vivement Frantz, si je demande à parler, ce n'est ni pour me défendre, ni pour demander grâce. Je suis trop sûr de mon innocence pour ne pas attendre pa-

tiemment qu'elle soit reconnue. Non, si je supplie monseigneur le dauphin de m'écouter, c'est pour lui apprendre, ainsi qu'à tous ceux qui m'écoutent ici, par quelle ruse infâme messire Raoul a pu obtenir la main de mademoiselle Diane de Cévoles et quelle épouvantable révélation a décidé celle-ci à fuir sa maison. Au reste cette explication sera courte, et il me suffira, pour vous faire tout comprendre, de lire à haute voix deux lignes écrites par l'infortuné baron de Cévoles une heure avant sa mort.

Quand Raoul avait compris le but où

tendaient les paroles de Frantz, il s'était rapproché de lui, pâle de terreur en cherchant dans son esprit par quel moyen il pourrait l'empêcher de parler. Là, il attendit, comptant sur quelque occasion imprévue pour conjurer le coup dont il était menacé.

— Voici cet écrit, monseigneur, reprit Frantz, c'est entre vos mains que je veux le remettre, et vous jugerez vous-même si mademoiselle Diane de Cévoles pouvait demeurer une heure de plus sous le même toit que Raoul de Fenestrange.

Il tira un papier de sa poche et le pré-

senta ouvert au dauphin. Mais avant que celui-ci eût avancé la main pour le saisir, Raoul, qui guettait tous les mouvements de Frantz, s'en empara brusquement, et le jetant aussitôt dans un brasier allumé à quelques pas du dauphin :

— Messeigneurs, s'écria-t-il alors en s'adressant à tous les gentilshommes stupéfaits de son action, c'était encore une infernale ruse de ce misérable ; ce papier était empoisonné, et c'est pour cela qu'il voulait le remettre dans les mains du prince.

— C'est faux ! s'écria Frantz à son tour,

je vais vous dire quel était le contenu de ce papier, et vous comprendrez tout l'intérêt qu'avait messire Raoul de Fenestrange à ce qu'il fût détruit.

Raoul, en ce moment, implora l'intervention du roi de Navarre par un regard de détresse. Alors celui-ci s'adressant au dauphin :

— Monseigneur, lui dit-il, donnez donc, je vous prie, l'ordre d'arrêter les deux coupables.

— Oui, oui, dit le dauphin d'un air indifférent, qu'on les arrête.

— Vous entendez, dit alors Charles de Navarre au chef des archers qui se tenait debout à quelques pas de Frantz, que l'ordre du dauphin soit exécuté à l'instant; arrêtez-les tous deux, qu'ils soient conduits en prison et sévèrement gardés.

— Moi! moi en prison ! s'écria Diane en tressaillant au contact de l'archer dont la main venait de se poser sur son bras ; oh! non! non! c'est impossible! c'est un épouvantable rêve!

— C'est un réalité terrible sous laquelle nous devons courber la tête, Diane, lui

dit Frantz, mais pour la relever bientôt plus fière et plus radieuse qu'auparavant. Ma conscience est pure, mon âme est aussi paisible que si j'errais encore en liberté au sein des campagnes; une voix intérieure me dit que cette épreuve sera passagère et que le triomphe du crime et de l'erreur ne saurait durer. Acceptons donc notre destinée avec résignation, et attendons tout de la justice du ciel, qui ne souffrira pas que la vérité demeure obscurcie et l'innocence opprimée.

Diane se sentit pénétrée des paroles de Frantz, et, acceptant patiemment l'arrêt

du sort, elle courba la tête et suivit en silence les archers ainsi que Frantz.

— Il l'aime ! murmura alors Aïssa en jetant sur ce dernier un regard dans lequel on eût pu démêler autant de douleur que de haine, il l'a toujours aimée, peut-être ! Oh ! qu'il meure donc !

Elle fut arrachée à ses sombres pensées par une voix qui prononça tout bas ces mots à son oreille :

— Eh bien, la liqueur de Zarita, qu'en avez-vous fait ?

Aïssa tourna vivement la tête et aperçut Charles de Navarre.

— Voyez, répondit-elle sur le même ton.

Elle lui montra du regard le cadavre de Lorenzino.

— Votre page! dit Charles avec surprise.

— Un jeu du sort; je vous dirai tout ailleurs qu'ici.

# DEUXIÈME PARTIE

---

# LES ANGLAIS DE L'INTÉRIEUR

# CHAPITRE PREMIER

# I

## La bonne aventure.

Dans une large galerie qu'il fallait traverser pour se rendre aux salles basses du vieux Louvre, trois personnages causaient accroupis dans un coin, éclairés par une étroite fenêtre qui laissait tomber sur leur tête un jour terne et jaunâtre.

Ces trois individus étaient Zarita, Clochepain et le guichetier Hubert, espèce de Silène court et trapu, à la face enluminée, à l'œil calme et paisible, à la mine naïve et bonasse.

— Ainsi, disait Hubert en regardant Zarita avec des yeux écarquillés, c'est donc positif] que vous êtes une vraie sorcière et que vous pouvez me dire ce qui se passe chez moi, au carrefour de Buci, rien qu'en regardant le creux de ma main ?

— Clochepain ne t'a-t-il pas dit que ma

science était infaillible? répondit brusquement la Maugrabine.

— Oh! quant à ça, répondit Clochepain, c'est comme si vous entendiez parler le Destin en personne. Remarquez d'ailleurs, père Hubert, que la Maugrabine ne veut pas même accepter un carolus pour ses horoscopes, ce qui prouve bien qu'il n'y a de sa part ni tricherie ni mensonge en toutes ses paroles; et une complaisance, un dévoûment pour les pauvres hères comme vous et moi, qui ne saurait se rencontrer chez une créature ordinaire! Car, je vous l'ai dit, c'est elle qui m'a proposé

de venir instruire les geôliers et les guichetiers des salles basses du Louvre, de toutes les choses passées, présentes et futures sur lesquelles ils désireraient être renseignés, et tout cela gratis, pour le seul amour de Dieu et de son prochain. Ah ! je vous jure que la Maugrabine est la perle des sorcières.

— Une sorcière ! dit Hubert émerveillé, en voilà donc une ! et dire que j'étais si simple autrefois que j'avais toujours refusé d'y croire ; mais puisque j'en tiens une à ma portée, par ma foi ! je veux mettre la chance à profit.

— Eh bien dit le petit bonhomme, vous voyez que l'amitié de Clochepain est bonne à quelque chose, et que la violente sympathie qui m'entraîne vers les guichetiers, geôliers, porte-clés et autres instruments de dame justice, va vous être utile aujourd'hui.

— Sans compter, mon petit Clochepain, répondit Hubert en tapotant du dos de sa main la joue creuse et blafarde du jeune homme, que ta gaîté et ta gentillesse nous sont déjà un délassement fort agréable toutes les fois que tu descends nous rendre visite.

— Merci, père Hubert, merci ; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit pour l'instant: montrez votre main gauche à Zarita et interrogez-la sur ce que vous désirez apprendre.

Hubert avança sa main large et épaisse et dit, en la présentant ouverte à Zarita :

— Voilà ce qui me taquine ; j'étais maréchal-ferrant au carrefour de Buci ; mais vu les malheurs de la guerre, le métier allait mal, les pratiques étaient rares, et le peu qui me restait ne payait guère, si bien que la misère commençait à montrer le

bout de son nez dans la maison. C'est alors que ma femme Perrine, qui est jeune, gentille et des plus avenantes, se mit en tête de me faire obtenir cette place de guichetier, disant qu'il suffisait d'elle et de mon apprenti Éloi pour faire aller la maison. J'ai adopté l'idée et je suis entré dans cet emploi où je fais d'assez jolis bénéfices; mais depuis que je suis loin de Perrine, il m'est venu des idées...

Hubert s'arrêta tout court et se gratta l'oreille en homme embarrassé d'exprimer sa pensée.

— N'achevez pas, lui dit Zarita, je vais

lire dans les lignes de votre main la pensée qui vous occupe, et vous éclairer sur ce que vous désirez apprendre.

Elle parut suivre avec une attention profonde les sinuosités des lignes qui se croisaient en tous sens dans la paume de la main du guichetier.

— Eh bien! lui demanda Hubert au bout de quelques instants.

— Mon esprit s'envole au-delà de ces voûtes épaisses, répondit Zarila d'une voix

si profonde et si solennelle que le naïf guichetier en tressaillit, et il pénètre dans ta demeure.

— Ah! ah! vous voyez ce qui se passe dans ma maison, dit Hubert, qui parut singulièrement intrigué.

— Je vois ta femme à table avec ton apprenti.

— En effet, il est deux heures, c'est l'heure du dîner.

— Perrine a fait asseoir Éloi à la place que tu occupais jadis.

— Hubert se gratta de nouveau l'oreille.

— Le fait est, dit-il aussitôt d'un air dégagé, que Perrine et une excellente petite femme, remplie d'égards et d'attentions pour tout le monde.

— Justement, reprit Zarita, la voilà qui prouve à l'instant même à quel point cet éloge est mérité, en servant les meilleurs morceaux à Éloi et en lui adressant les mots les plus aimables et les plus charmants sourires.

— C'est étonnant, dit Hubert, dont la

grosse face prit un air mélancolique, elle souriait très peu autrefois quand j'étais là. Continuez, je vous en prie.

— Je puis faire mieux encore que de te dire ce qui se passe chez toi, répondit Zarita, je puis te transmettre pour quelques instants, la faculté de tout voir et de tout entendre avec la même lucidité que si tu étais toi-même à table entre ta femme et ton apprenti.

— Est-il possible! s'écria le guichetier avec extase.

— Rien de plus facile : je n'ai qu'à te faire respirer une pincée de poudre blanche dont je porte toujours sur moi une petite boîte pleine.

— Oh ! je vous en prie, je vous en supplie, brave et digne Maugrabine, s'écria Hubert en joignant les mains, rendez-moi ce service, et si jamais on vous amène dans ma prison, ce qui est assez souvent le sort des sorcières, je jure de vous rendre la liberté, au risque de ce qui pourra m'advenir.

— Je t'accorde ta demande sans condi-

tion, car jamais, sois-en sûr, je n'aurai besoin du service que tu me proposes.

Elle ajouta, en jetant un rapide regard du côté de Clochepain, qui ne la vit pas, tout absorbé qu'il était par la merveilleuse lucidité dont elle venait de faire preuve :

— Je ne t'ai pas dit toutes les propriétés de cette poudre miraculeuse ; elle possède en outre celle de dévoiler clairement à l'esprit de celui qui en aspire seulement quelques grains, tout ce que l'avenir lui réserve.

— En vérité ! s'écria Clochepain.

— Tout l'avenir, joies ou douleurs, espérances satisfaites ou déçues, tout, absolument tout, se révèle aussitôt avec la plus extrême clarté et dans les plus grands détails.

— Oh ! Zarita, ma bonne mère Zarita, donnez-moi aussi une pincée de votre poudre, s'écria Clochepain qui, en matière de nécromancie pouvait lutter de crédulité avec le naïf Hubert lui-même.

— Volontiers, mais tandis que vous se-

rez plongés tous deux dans une extase qui, je vous en préviens, durera bien une demi-heure, pendant laquelle vous ne verrez ni n'entendrez rien de ce qui se passera autour de vous, pendant ce temps, qui donc veillera sur vos prisonniers, et particulièrement sur ce Routier de Normandie, qui vous est si particulièrement recommandé par le roi de Navarre, mon maître?

— Dame! ça ne durera qu'une demi-heure, et si vous vouliez... dit Hubert.

— C'est que voilà bien longtemps que je suis ici, et j'ai hâte de partir.

— Ah! chère petite mère Zarita! lui dit Clochepain d'un ton suppliant.

— Allons, je consens, répondit la Maugrabine, désignez-moi le cachot de ce misérable Routier, et c'est sur celui-là que j'aurai surtout les yeux, car vous savez quelle serait la fureur de notre maître s'il venait à s'évader.

— Le voilà, dit Hubert en lui montrant une porte du doigt.

Zarita alors tira de sa poche une petite boîte, l'ouvrit, y puisa deux pincées de

poudre qu'elle fit respirer, la première à Clochepain et l'autre à Hubert, puis elle attendit.

L'effet fut presque instantané, une minute après, Clochepain et le guichetier étaient étendus sur les dalles de la galerie, ronflant bruyamment à côté l'un de l'autre.

— Ils sont endormis pour deux heures au moins; à merveille, dit Zarita.

Puis s'emparant des clés qui pendaient à la ceinture d'Hubert, elle se dirigea vers

le cachot que celui-ci venait de lui désigner comme étant occupé par le Routier de Normandie.

Le même jour, et à peu près à la même heure, Charles de Navarre se présentait chez Aïssa la Candiote.

Il la trouva seule dans la pièce la plus retirée de la maison qu'elle habitait.

— Belle Aïssa, lui dit-il en s'inclinant et du ton de galanterie dont il ne se départait jamais avec les femmes, je vous

trouve bien triste et bien absorbée; qu'avez-vous donc?

Aïssa leva lentement la tête, penchée sur sa poitrine, et regardant quelques instants le roi de Navarre sans le reconnaître :

— Ah! c'est vous, sire, lui dit-elle enfin d'une voix dans laquelle on sentait vibrer pour ainsi dire le retentissement d'une douleur sans bornes.

Puis elle lui montra du doigt un siége

et se replongea dans la position qu'elle venait de quitter un instant pour lui parler.

— Aïssa, reprit Charles de Navarre en s'asseyant, je viens causer avec vous et réclamer le concours que vous m'avez promis dans le but que je poursuis et que j'ai été si près d'atteindre, hier, jour des Rois.

Aïssa resta immobile et silencieuse, les regards fixés à terre, les traits violemment contractés.

— Ce que vous avez voulu accomplir,

Aïssa, reprit le roi, était hardiment et habilement combiné, et il a fallu, pour sauver cet homme, un de ces hasards devant lesquels échouent tous les calculs de la prudence. J'avoue que je suis désespéré de ce contre-temps, car c'était là le moyen le plus sûr et le plus rapide ; mais impossible de renouveler une pareille tentative sans s'exposer au danger d'être découvert. Il faut donc songer à autre chose, et je ne vois plus désormais qu'une ressource : Étienne Marcel, le prévôt des marchands, qui, avec la populace dont il dispose, peut soulever une émeute, lancer sur le Louvre une horde de bandits, et atteindre enfin, sous prétexte de s'en

prendre à ses conseillers, celui qui vient de nous échapper d'une façon si imprévue. Dites-moi, Aïssa, cet avis est-il le vôtre, et avez-vous quelque chose de mieux à me proposer?

La question de Charles de Navarre resta sans réponse; évidemment Aïssa n'avait pas entendu une seule de ses paroles; peut-être avait elle oublié jusqu'à sa présence.

— Aïssa, reprit le roi, veuillez m'entendre, je vous en prie.

Aïssa releva la tête, et le regardant fixement :

— Parlez, sire, lui dit-elle, que voulez-vous de moi?

— Je viens vous dire, Aïssa, qu'il faut en finir à tout prix; que nous n'avons plus d'espoir que dans Étienne Marcel et cette populace parisienne qui lui est toute dévouée, et qu'il faut décider le prévôt des marchands à faire une irruption dans le Louvre avec sa bande de démons.

— Vous avez raison, sire, et je ne puis

que vous approuver, dit Aissa avec un accent de profonde indifférence.

— Si c'est votre avis, belle Aïssa, dit Charles avec une vivacité dans laquelle perçait une légère impatience, allez donc trouver Etienne Marcel, car je sais fort bien que vous le tenez sous l'empire d'un charme tout puissant, et qu'il ne fera pas un geste et ne prononcera pas une parole que vous ne l'ayez ordonné.

— Et pourquoi irais-je trouver Etienne Marcel? Pourquoi lui ordonnerais-je d'agir? dit Aïssa. Que m'importe à moi que le dauphin Charles vive ou meure?

— Je ne vous comprends plus, s'écria alors le roi de Navarre en regardant la Candiote d'un air stupéfait, qu'est donc devenue cette ambition si haute? Qu'avez-vous fait de cette résolution si énergique que nul obstacle ne devait étonner?

— Cette ambition si haute et cette résolution si énergique, sire, répondit gravement Aïssa, sont tombées tout à coup le jour où s'est évanoui le rêve de toute ma vie, le jour où le chaos et les ténèbres sont venus remplacer dans mon cœur la pure et radieuse lumière qui l'inondait. Enfin, j'aimais Robert de Fenestrange,

vous le savez, et Robert en aime une autre, Robert va mourir; vous voyez bien que je n'ai plus aucun intérêt en ce monde et que rien de ce qui se passe ici-bas ne saurait m'émouvoir.

— Quoi! dit Charles, pour un amour perdu, pour une illusion détruite! Mais vous trouverez cent gentitshommes qui ne demanderont qu'à mourir pour vous!

— Sire, dit vivement Aïssa, il est des sentiments que l'intelligence seule est impuissante à comprendre; laissons ce sujet.

— Pardon si j'insiste, belle Aïssa, mais permettez-moi de m'étonner de ces regrets pour un homme contre lequel vous-même avez porté une accusation qui, vous le savez, ne lui laisse aucun espoir de salut.

— Je répondrai encore à cela, sire, qu'il serait inutile de vouloir vous faire comprendre par quel inconcevable retour je donnerais en ce moment ma vie pour sauver celle de l'homme que j'ai envoyé à la mort.

— Au contraire, belle Aïssa, reprit Charles; je comprends à merveille, je

vous le jure, tous les contrastes du cœur ; je sais que la jalousie surtout est la source des plus étranges contradictions, et c'est pour cela que je veux combattre le découragement sous lequel vous vous laissez accabler. C'est pour cela que je vous répète : Il faut décider Étienne Marcel à envahir le Louvre avec ses partisans, car au Louvre il y a à la fois le dauphin et le Routier de Normandie : le dauphin, qui peut mourir ou perdre sa couronne dans une émeute ; le Routier de Normandie, qui peut être délivré du même coup, et qui n'a que cette seule chance de salut.

— Vous croyez que par ruse ou à force d'argent, il ne serait pas possible...

— Ne l'espérez pas, Aïssa, Robert est trop bien gardé au Louvre pour qu'il soit possible de l'en arracher autrement que par la violence, et la violence ne peut être employée qu'à l'aide d'une révolte armée, c'est-à-dire à l'aide d'Étienne Marcel, dont la résolution dépend d'un seul mot de vous.

Aïssa plongea sa tête dans ses deux mains et parut réfléchir profondément pendant quelques instants ; puis elle dit à Charles de Navarre d'un ton calme et résolu :

— Aujourd'hui même je verrai Étienne

Marcel et avant trois jours le peuple envahira le Louvre.

— A la bonne heure! je vous retrouve toute entière, s'écria Charles, rayonnant de joie, belle et intrépide comme les Amazones des anciens temps.

Il lui baisa respectueusement les mains et sortit.

# CHAPITRE DEUXIÈME

## II

**Le fils de la comtesse de Fenestrange.**

Quelques heures après cette scène, Aïssa sortait de sa chambre, vêtue avec un art et une élégance qui rehaussaient merveilleusement l'éclat de sa beauté. Pour qui l'eût vue tout à l'heure sombre,

abattue, repliée sur elle-même, telle que l'avait trouvée Charles de Navarre, elle eût été entièrement méconnaissable. Non-seulement elle avait quitté ses vêtements de couleur sombre pour une toilette aux nuances fraîches et éclatantes, mais la même révolution s'était opérée sur ses traits et jusque dans l'expression de son regard.

— Où est Étienne Marcel? demanda-t-elle à une domestique qui était venue la prévenir de l'arrivée du prévôt.

— Dans la petite salle, répondit celle-ci.

— Un instant après, Aïssa entrait dans une salle dont les murs étaient recouverts d'un beau bois de chêne sculpté, que le temps avait teint d'un brun presque noir.

A son entrée, Marcel se leva vivement et s'avança vers elle avec une agitation qui attestait la profondeur du sentiment qu'elle lui avait inspiré.

— Messire Marcel, lui dit Aïssa avec le plus gracieux sourire, laissez-moi d'abord vous remercier de l'empressement que vous avez mis à venir me trouver.

— Vous savez bien, madame, répondit Marcel d'un ton profondément pénétré, que j'étais trop heureux de cette occasion pour y manquer, et c'est moi au contraire qui dois vous remercier de combler le plus ardent de mes vœux.

— Asseyez-vous, messire, et causons, dit Aïssa.

Elle s'assit et Marcel l'imita.

— Vous savez, messire Marcel, reprit la Candiote, que je marche dans la même voie que vous, et qu'en poursuivant un

but qui n'est pas le vôtre, j'ai les mêmes obstacles à vaincre et les mêmes ennemis à combattre ; c'est pourquoi je n'hésiterai pas à vous proposer de prendre un parti qui, je l'avoue, peut avoir un immense résultat pour moi, puisque du même coup vous pouvez avancer considérablement vos affaires.

— Je suis ambitieux, j'en conviens, madame, répliqua le prévôt, je suis capable de faire bien des sacrifices à la seule passion qui jusqu'alors avait dominé mon âme, j'en fais encore l'aveu ; mais cette ambition même, mais cette passion uni-

que, exclusive jusqu'à ce jour, elle ne marche plus qu'en seconde ligne de ma vie. Commandez donc sans hésiter et que votre désir contrarie ou seconde mes vues, soyez assurée que j'emploierai à le satisfaire tout ce que j'ai d'énergie, d'intelligence et de pouvoir.

— Si vous faites cela, messire, si vous m'aidez dans ce que je veux entreprendre, ah! comptez sur l'amitié la plus profonde!...

— Madame, interrompit vivement Mar-

cel, quelle que soit la grandeur du service que je puisse vous rendre et à quelques périls qu'il m'expose, je ne vous demanderai jamais pour me récompenser de mon zèle, qu'un regard, une parole, la joie indicible de vous voir quelquefois et de vous dire que je vous aime de toutes les forces de mon âme; mon respect, aussi fort que ma passion, ne me permettra jamais de franchir ces bornes, je vous le jure; et maintenant, madame, parlez, parlez, car j'ai hâte d'obéir.

— Je vous le répète, messire, reprit Aïssa après un moment de silence, ce que

j'ai à vous demander ne fera que hâter votre marche, loin de l'entraver. Voyons, ne trouvez-vous pas qu'il y a trop longtemps que vous paradez aux yeux de la foule au lieu d'agir? N'avez-vous pas réfléchi que tout s'use en ce monde, la popularité comme le reste, et que ce grand nom d'Étienne Marcel, qui peut seul soulever tout un peuple aujourd'hui, pourrait bien, dans huit jours, n'avoir pas plus d'écho que celui du plus obscur bourgeois? N'avez-vous pas compris enfin que la royauté, battue par vous comme un vaisseau par la tempête, oscille sur sa base, qu'il ne faut plus qu'une seule secousse pour la renverser, et que cette der-

nière secousse, il faut la donner en toute hâte avant que l'édifice n'ait repris son équilibre et ne soit devenu inébranlable.

— Oui, oui, j'ai bien pensé à tout cela, répliqua Marcel, dont le front, devenu soucieux, se contracta tout à coup.

— Eh bien, voilà le conseil que je viens vous donner; prenez avec vous une bande de ces hommes qui ne connaissent au monde d'autre loi que votre parole; lancez-vous avec eux sur le Louvre, et alors...

Marcel tressaillit et baissa involontairement la tête.

— Oh! dit Aïssa, je vous conseille de tuer la royauté, mais non pas le roi; la royauté, entendez-vous, c'est-à-dire le prestige de puissance et d'inviolabilité qui entoure le trône et fait toute sa force. Vous avez là, près du dauphin, des ennemis acharnés; demandez qu'ils soient chassés de la cour, et si l'on résiste, laissez faire la colère de votre peuple. Vous atteindrez ainsi deux résultats à la fois; vous vous débarrasserez de ceux qui vous gênent et vous démontrerez ce qui est,

mais ce qu'on ne sait pas assez, c'est-à-dire que la seule autorité réelle et forte qu'il y ait en France, celle sous laquelle toutes les têtes et toutes les volontés doivent se courber désormais, c'est la volonté d'Étienne Marcel.

— Oui, je crois, en effet, que le moment est venu, murmura le prévôt, se laissant facilement séduire par des raisons qui flattaient ses vues ambitieuses.

Il reprit après un moment de réflexion :

— Mais vous, madame, à quoi pourra vous servir...

— Moi, messire, je vous demande de mettre à la disposition d'une personne de mon choix une vingtaine de vos hommes qui agiront pour mon compte pendant que vous ferez vos propres affaires.

— Mais ces vingt hommes, vous pouvez les avoir dans une heure, et il n'est pas besoin d'une émotion populaire...

— Si fait, il en est besoin pour ce que je veux accomplir.

— Et quel jour faut-il me mettre à l'œuvre?

— Demain.

— A demain donc, madame, et une heure avant de commencer, je viendrai prendre vos dernières instructions. Mais j'ai à peine le temps nécessaire pour organiser une entreprise aussi capitale. Je pars.

Il se leva, baisa avec transport la main d'Aïssa, et partit.

— Oh! mon Dieu! faites qu'il réussisse, s'écria alors la Candiote, faites que je sauve Robert!

Il y avait quelques instants déjà qu'Étienne Marcel était parti, et Aïssa était toujours immobile à la même place, les bras pendants, le regard fixé devant elle, lorsqu'elle entendit son nom murmuré à voix basse à son oreille. Elle se retourna et faillit tomber foudroyée de surprise.

Frantz était debout devant elle.

Après l'espèce d'ébranlement qu'avait

éprouvé son cerveau en face de cette apparition :

— Robert! Robert! s'écria-t-elle avec un accent de joie insensée.

Et elle fit un mouvement pour se jeter dans ses bras; mais une pensée lui vint tout à coup et arrêta son élan.

Elle reprit son immobilité, la joie disparut de son visage pour faire place à une expression de gravité sombre, et son regard s'arrêta sur celui de Frantz, profond, interrogateur et presque menaçant.

Frantz lui-même la contemplait immobile, les bras croisés, les traits pâles et impassibles, mais d'une impassibilité sous laquelle on sentait palpiter toutes les foudres et tous les déchaînements de l'orage.

— Robert, dit enfin Aïssa d'une voix frémissante, pourquoi donc ne me parlez-vous pas de votre amour? Pourquoi ne me jurez-vous pas, comme autrefois, que vous n'aimez que moi, moi seule au monde, et que ma jalousie à l'encontre de Diane de Cévoles est une chose insensée?

Frantz demeura silencieux, sans que le moindre signe, sans que la plus légère contraction laissât percer au dehors les les sentiments qui bouillonnaient au fond de son cœur.

Aïssa reprit avec une colère mal comprimée :

— Eh bien, vous ne répondez pas! Vous ne cherchez pas même à vous justifier; tant vous vous sentez écrasé sous le poids de votre infamie !

— Me justifier! répondît enfin Frantz,

ah ! ce n'est pas pour cela que je suis venu.

— Ce n'est pas pour cela ! s'écria la Candiote, aussi surprise de cette réponse que du ton dont elle était faite ; et pourquoi donc ?

— Je vais vous le dire ; je vais vous apprendre en même temps des choses étranges et auxquelles, je vous le jure, vous êtes loin de vous attendre.

Aïssa le regarda sans répondre, et en

proie à une stupéfaction qui peu à peu devenait de la terreur.

— Madame, reprit Frantz, Dieu se plaît parfois à nous frapper dans nos plus chères affections; mais alors il est toujours juste, toujours, jusque dans ses injustices apparentes. Vous avez tout sacrifié au sentiment qui s'était emparé de votre âme, vous avez tout foulé aux pieds pour cette passion, tout!... Eh bien, c'est par là, c'est dans cet amour immense, désordonné, que vous allez être punie!

— Quoi! murmura Aïssa anéantie de

surprise, c'est vous, vous, Robert, qui me parlez ainsi de mon amour! Savez-vous que j'ai peine à en croire mes oreilles, que je me demande lequel de nous deux est frappé de folie!

— Écoutez-moi, et votre surprise va cesser.

— Parlez, dit Aïssa.

— Vous avez connu la comtesse de Fenestrange, n'est-ce pas?

— Votre mère!

— Oui, ma mère, répondit Frantz avec un accent étrange, et c'est d'elle que je vais vous parler.

Aïssa tressaillit légèrement.

— Vous savez mieux que personne la lamentable histoire de cette pauvre femme, n'est-ce pas, madame? vous savez comment elle demeura écrasée, pendant plus de vingt ans, sous le poids de la plus épouvantable calomnie; comment, usée par les larmes et le désespoir, elle allait s'éteindre dans la honte dont on l'avait couverte, elle, pure et chaste entre toutes

les épouses, quand deux écrits lui furent apportés par un serviteur fidèle : l'un faisant éclater hautement l'innocence de la comtesse; l'autre attestant que Raoul de Fenestrange n'était qu'un bâtard substitué à un enfant légitime, victime de l'aveugle jalousie du comte, qui l'avait fait perdre dans les campagnes de l'Allemagne. Vous rappelez-vous ces détails, madame?

— Avant de répondre, dit Aïssa, je veux savoir où vous en voulez venir et ce que signifie le ton que vous prenez aujourjourd'hui avec moi. Poursuivez.

— Si vous les avez oubliés, reprit

Frantz, peut-être vous rappellerez-vous ceux qui vont suivre. Les yeux de la malheureuse comtesse s'étaient perdus dans les larmes; quand elle eut ces papiers en main, incapable d'en prendre connaissance par elle-même, elle fit venir une jeune fille qui, en feignant pour ses malheurs la plus vive sympathie, avait su gagner sa confiance. C'est alors qu'elle connut le contenu de ces pièces, et jugez de sa joie, quand elle vit qu'il y avait là pour elle la fin de tous ses malheurs, l'amour de son époux et l'estime du monde, deux trésors dont elle était privée depuis si longtemps. A son appel, le comte vint en toute hâte, et dès qu'il fut là dans cette

chambre, où il n'avait pas pénétré depuis tant d'années, elle pria la jeune fille de lire les précieux papiers qui allaient lui rendre la vie et le bonheur. Mais savez-vous ce qu'elle répondit ? Oh ! vous aurez peine à me croire, madame ! Elle prétendit ne rien comprendre à la demande de la comtesse, et fit entendre à son époux que la raison de la pauvre femme était troublée.

Le comte sortit de la chambre en jurant de n'y jamais revenir, madame, et la comtesse, frappée mortellement par ce coup aussi cruel qu'inattendu, rendait son âme

à Dieu une heure après cette horrible scène. Eh bien! vous rappelez-vous ces faits, madame?

— Je me les rappelle, répondit Aïssa en relevant fièrement la tête, et je ne sais pourquoi vous faites mystère de dire que cette jeune fille c'était moi, moi Aïssa, qui ne voulais pas que le comte rappelât près de lui cet enfant légitime; moi qui avais résolu que tous les avantages et priviléges du nom de Fenestrange n'appartiendraient qu'à Robert seul, et sans partage.

— Soyez donc maudite, et apprêtez-

vous à mourir, s'écria Frantz en tirant son poignard du fourreau.

Aïssa fit un pas en arrière, mais s'arrêtant tout à coup et domptant sa terreur :

— Vous pouvez me tuer, Robert, dit-elle, je ne tenterai rien pour me soustraire à la mort ; mais est-ce trop exiger que de vous demander quel est le crime dont vous voulez me punir ?

— Je veux venger la mort de ma mère, de ma mère assassinée par vous, et, pour

cela, je vais commencer par briser votre cœur avant d'y plonger ce fer. Apprenez donc que je ne suis pas ce Robert pour l'amour duquel vous avez commis crimes sur crimes; apprenez que je suis son frère, cet enfant perdu, dont vous avez voulu perpétuer la vie de misère et d'abandon.

— Vous, vous n'êtes pas Robert! s'écria Aïssa après un moment de silence.

Puis, s'élançant jusqu'à Frantz, elle contempla ses traits avec une ardeur fiévreuse.

— Robert, répliqua Frantz, est mort assassiné par Raoul, et son cadavre repose en ce moment dans les caveaux de Fenestrange, où je l'ai fait transporter.

Il se fit un long silence; Aïssa, les yeux hagards toujours fixés sur Frantz, celui-ci, impassible et grave comme un homme qui a pris une grande résolution.

— Madame, lui dit-il enfin, je vous ai déclaré que vous alliez mourir, et je vous jure que vous me trouverez aussi inflexible que vous l'avez été pour ma mère : mais d'abord vous allez me remet-

tre ces papiers qui attestent son innocence et établissent mes droits à porter le nom de Fenestrange.

Aïssa ne répondit pas, elle était absorbée dans ses pensées, et ses traits étaient si pâles, si profondément altérés, qu'on eût dit que la vie se retirait de son cœur, et la raison de son cerveau, si violemment ébranlé par cette secousse.

— Vous m'avez entendu, madame, reprit Frantz en se rapprochant d'elle, son poignard à la main.

Aïssa le regarda, et un sourire qui avait quelque chose de funèbre effleura ses lèvres décolorées.

— Robert n'est plus de ce monde, lui dit-elle, et vous croyez que j'ai peur de la mort ?

Frantz comprit bien que le cœur était déjà tué chez elle.

— Quant à ces papiers, reprit Aïssa, oh ! je ne demande pas mieux que de vous les remettre, car ils vous serviront à prouver que Raoul, l'assassin de Robert, n'est

qu'un misérable bâtard, et je vais mourir avec joie en songeant que vous vous chargerez de ma vengeance.

Elle s'approcha d'un petit meuble, l'ouvrit et y chercha les pièces qu'elle y avait renfermées.

Elles n'y étaient plus.

— Rien ! plus rien ! s'écria la Candiote anéantie.

— Madame, lui dit Frantz avec défiance, vous avouerez qu'il m'est permis de douter...

— Écoutez-moi, interrompit Aïssa, c'est Raoul qui m'a fait voler ces papiers, et si vous voulez réfléchir maintenant, vous reconnaîtrez que lui seul avait intérêt à les détruire. Mais je vous en prie, je vous supplie en grâce, laissez-moi vivre pour vous aider à venger la mort de Robert; et une fois Raoul abattu, écrasé par nous, oh! alors je vous jure de venir vous demander la mort avec instance, bien loin de chercher à m'y soustraire.

Frantz regarda attentivement Aïssa, et il fut convaincu.

— Soit, dit-il, je vous laisse la vie jus-

que-là ; mais qu'espérez-vous faire contre Raoul ?

— Je veux prouver qu'il est l'assassin de Robert, et pour cela j'ai un moyen.

— Sûr ?

— Infaillible..... mais il me faut le concours d'Étienne Marcel, qui m'est tout dévoué, et je vais le trouver de ce pas.

— A tantôt donc, madame, et n'oubliez pas ce dont nous sommes convenus.

— Je serai la première à vous le rappeler.

Frantz remit son poignard dans sa gaîne et sortit.

— Et maintenant, dit-il, songeons à Diane, à Diane qu'il faut sauver à tout prix du supplice infâme qu'on lui prépare, dussé-je laisser ma vie dans cette entreprise. Mais quel moyen employer? à qui demander un appui dans une tentative aussi difficile?

Il se mit à réfléchir tout en marchant.

— Ah ! s'écria-t-il tout à coup, la Maugrabine, cette femme dont le dévoûment pour moi semble inépuisable et qui déjà a pu me sauver une fois !... Oui, elle pourra peut-être... Allons la trouver.

# CHAPITRE TROISIÈME

## III

### Exploits populaires.

Les rues du vieux Paris présentaient ce jour-là un mouvement inaccoutumé. On reconnaissait partout les signes avant-coureurs d'une émotion populaire. On était déjà un peu blasé sur ces sortes de

symptômes; mais ils avaient cette fois, il faut le dire, quelque chose de sinistre et de menaçant, qui prouvait clairement que le peuple ne s'en tiendrait pas à des démonstrations bruyantes et que les têtes étaient assez montées pour qu'on eût à redouter les plus grands excès.

---

Dès le matin, l'agitation prit des proportions si inquiétantes que les marchands refermèrent leurs boutiques à peine ouvertes et que le cours des affaires fut subitement interrompu. Les groupes se formaient, chacun disait son mot sur ce qu'il savait, et déjà les esprits s'échauf-

faient à ce cliquetis de phrases sans suite, d'idées jetées au hasard, de menaces et de murmures qui sont le langage de l'émeute, lorsqu'un bruit plus significatif s'éleva tout à coup dans les airs, comme pour annoncer que les paroles allaient devenir inutiles et qu'on allait passer à l'action.

Ce bruit, c'était le tocsin qui sonnait à Notre-Dame.

La foule des Parisiens se répandit bientôt comme un torrent sur les points principaux de la ville. Mais ce fut surtout du

côté de Saint-Éloi, à peu de distance du Palais, que se réunirent les bourgeois les plus notoirement connus pour être les instigateurs de cette démonstration populaire. Les chefs cependant, après avoir donné l'impulsion à ce mouvement, jugeaient à propos de ne pas se montrer encore. Ils tenaient conseil à la Maison-de-Ville, et leur délibération devint si tumultueuse, que le prévôt des marchands leva brusquement la séance, en déclarant que la gravité des circonstances indiquait suffisamment qu'une résolution vigoureuse devait être prise, et que puisque cette résolution n'avait pu être arrêtée en commun, il se réservait de la prendre lui-

même, et qu'il en assumait d'avance sur sa tête toute la responsabilité.

La majorité des échevins répondit à cette menace de dictature par des cris d'adhésion et d'enthousiasme, qui prouvaient que ce corps, peu soucieux de son indépendance, était près de s'absorber en entier dans le chef insolent qui se permettait de lui dicter des lois.

Quelques voix protestèrent, mais ce fut le petit nombre, et l'on se dispersa au milieu d'un désordre dont aucune expression ne saurait donner l'idée.

En sortant de la salle, Etienne Marcel rencontra Maillart, qui l'arrêta en lui disant :

— Où vas-tu ?

— Au Louvre !

— Qu'y veux-tu faire ?

— Demander justice pour le peuple.

— Et si on la lui refuse ?

— Il se la fera lui-même. Tiens, écoute,

ajouta Marcel en prêtant l'oreille ; il se charge aussi de répondre à la question beaucoup mieux que je ne pourrais le faire.

Le grondement de l'émeute grossissait en effet de plus en plus.

Le prévôt fit quelques pas pour s'éloigner.

— Etienne, dit Maillart d'une voix triste et grave, quand le peuple demande justice en sonnant le tocsin et en hurlant à travers les rues, il est bien près de se lais-

ser aller à tous les crimes... et alors, malheur à qui lui met aux mains l'arme dont il se sert pour les commettre.

— Est-ce une menace? demanda Marcel en se retournant et en relevant fièrement la tête.

— C'est un avertissement, répondit Maillart en lançant à son ancien ami un regard froid et sévère.

A peine achevait-il de parler qu'une foule énorme déboucha de tous les côtés de la Grève et vint former un cercle au-

tour du prévôt des marchands, en poussant des acclamations prolongées. Le cri de : Vive Étienne Marcel dominait tous les autres.

— Oui, mes amis! s'écria le prévôt en remontant les marches du perron de la Maison-de-Ville, d'où il avait déjà plus d'une fois harangué la multitude ; oui, vous avez raison de crier : Vive Etienne Marcel, car Étienne Marcel ne vit que pour vous, et c'est pour vous aussi qu'il saura mourir, s'il le faut. Messires, poursuivit-il en se tournant vers la salle des séances, dont les croisées étaient ouvertes

et où ses partisans étaient encore rassemblés, mettez bien vite vos chaperons et suivez-moi au Louvre avec ces braves gens, pour y réclamer de monseigneur le dauphin une résolution favorable au bien de la chose publique.

Les échevins obéirent au commandement du prévôt, avec cet empressement obséquieux qu'on retrouve à toutes les époques chez les adeptes de la révolte et de l'insurrection, lesquelles sont fort indépendants en paroles, mais se soumettent avec une patience digne d'un meilleur emploi à toutes les tyrannies qui sur-

gissent, soit de l'insolence ou de l'habileté des hommes, soit de la brutalité des faits.

A la vue du chaperon rouge et bleu qui couvrait la tête de ses échevins préférés, la foule se sentait électrisée. Marcel, qui, tout grand ennemi qu'il était de la monarchie, ne négligeait aucune occasion de s'approprier, quand il le pouvait, quelques-uns de ses grands airs, monta à cheval, tandis que le reste du corps de troupe de ville se tenait à pied à ses côtés. Comme il s'agissait d'une visite au régent, tous les membres du conseil, même

ceux qui ne votaient avec Marcel qu'avec répugnance, crurent devoir se joindre à lui. Maillart seul refusa de s'associer à une démarche qui lui paraissait en dehors de la limite des attributions municipales. Mais son absence fut peu remarquée, et la députation grossie des corps de métiers qui affluaient de toutes parts, se mit en route au milieu d'une agitation qui semblait annoncer des catastrophes.

En effet, le prévôt et sa suite avaient à peine parcouru un espace de deux à trois cents pas, lorsqu'un homme, venant dans la direction de la Grève, apparut subitement à l'angle du quai.

Cet homme était l'avocat-général, Regnault d'Acy, qui, on le savait, exerçait une grande influence dans les conseils du régent.

A la vue de l'attroupement, Regnault s'arrêta et, devinant que le mouvement dont il était témoin avait été excité par le prévôt, jeta sur celui-ci un regard de colère et de dédain.

Marcel alors s'arrêtant à son tour :

— Messire, lui cria-t-il, nous sommes vraiment désolés de vous rencontrer en

ce moment par ici, car notre espérance était de vous voir près de notre gracieux seigneur le dauphin, auquel nous allons porter les vœux et doléances de sa bonne ville de Paris. Nous connaissons vos excellentes dispositions pour le pauvre peuple, et notre requête eût eu plus de chance d'être bien accueillie si elle eût été chaudement soutenue par maître Regnault d'Acy, l'illustre avocat-général, si connu par son dévoûment à la couronne et par sa coopération si active aux actes du gouvernement.

Marcel avait appuyé avec une intention

marquée sur le nom de Regnault d'Acy, que toute cette foule n'avait jamais vu, mais que les chefs du parti populaire avaient souvent signalé comme celui des conseillers du dauphin dont il fallait faire le plus promptement justice. L'effet attendu par le prévôt se produisit à l'instant même.

— C'est Regnault d'Acy !... s'écria-t-on de toutes parts. C'est l'avocat-général ! Sus à l'ennemi du peuple ! Mort au traître !

Regnault voulut répondre ; mais sa

voix fut immédiatement étouffée par les vociférations d'une foule en furie. Entouré, pressé de toutes parts, il essaya de résister; mais dix mains le saisirent à la fois, et s'il put se dégager de cette formidable étreinte, ce fut moins à sa force physique qu'il le dut qu'à l'espèce de crainte respectueuse dont ses agresseurs se sentirent d'abord saisis, en songeant sans doute à ce caractère sacré du magistrat qu'ils violaient pour la première fois en lui. Il y eut un moment en effet où il les dispersa par la seule puissance de son regard. Mais ce louable scrupule ne devait pas être de longue durée, et la force brutale reprit bientôt le dessus. Les cris

recommencèrent, les dagues brillèrent au soleil; Marcel et sa troupe ne tentaient rien pour le soustraire au danger qui le menaçait. Regnault comprit que s'il n'essayait de fuir, il était perdu. Il prit son élan, se recommandant à la grâce de Dieu.

La foule hésita d'abord; mais, voyant que les échevins restaient spectateurs impassibles de cette scène, elle se mit à la poursuite du fugitif. Déjà il atteignait a rue de la Juiverie et il pouvait espérer d'échapper à ses persécuteurs, lorsqu'un sourd murmure lui annonça qu'ils ne s'é-

taient point résignés à lâcher leur proie. Pâle, effaré, il jeta autour de lui un regard plein de terreur et de désespoir. Une boutique de pâtissier était ouverte. Il s'y précipita. Mais les plus ingambes de la troupe l'y avaient vu entrer. En moins d'une minute, la rue fut envahie, la boutique défoncée, et le malheureux Regnault d'Acy, traîné en dehors par les plus acharnés de la bande, alla tomber dans le ruisseau, percé de dix coups mortels.

Le bruit de ce bel exploit parcourut rapidement la capitale et arriva en quelques

minutes au Louvre même, où le dauphin, entouré des membres de son conseil, écoutait dans un profond recueillement les diverses phases d'une discussion à laquelle il semblait affecter de ne prendre d'autre part que celle d'un auditeur attentif. Le sire de Coullans, Robert de Clermont et le sire d'Ambleteuse développaient avec une grande énergie les plans qu'ils croyaient les plus propres à rétablir l'ordre si profondément troublé. Charles de Navarre opposait à leurs opinions ses idées sur la situation présente, idées qui allaient toutes dans le sens d'une modération prudente et d'un système de concessions bienveillantes à l'esprit populaire.

Le dauphin, nous venons de le dire, se bornait à écouter, et non-seulement aucune parole ne lui échappait, mais son œil suivait, sans en perdre une seule, toutes les sensations visibles ou cachées qui se trahissaient sur la physionomie des divers interlocuteurs. Une observation scrupuleuse eût certainement amené cette remarque, que le but de son attention la plus soutenue était le visage du roi de Navarre.

La discussion, qui durait depuis deux grandes heures, fut soudainement interrompue par le bruit de l'émeute qui envahissait le Louvre.

Alors le jeune duc, se levant et rompant enfin le silence qu'il avait gardé jusque-là :

— Messires, dit-il en s'adressant à ses trois conseillers, si je vous ai bien compris, vous êtes prêts à exposer votre vie pour défendre les prérogatives de ma couronne et pour faire rentrer dans l'obéissance ceux de mes sujets qui se mettent à la tête de la rébellion. Quant à vous, mon bon cousin de Navarre, votre avis est que nous devons traiter avec les rebelles et chercher notre salut au milieu de ceux-là même qui nous attaquent.

Tous baissèrent la tête en signe d'assentiment. Le dauphin rêva un instant.

— Les deux avis me paraissent dictés l'un et l'autre par le soin, bien entendu, de mes intérêts, dit-il enfin ; mais la chose est grave, et j'ai besoin d'y réfléchir. Demain, messieurs, j'aurai pris un parti.

— Mais le peuple se porte ici en masse, dit Charles de Navarre en regardant par la fenêtre.

— Raison de plus pour attendre. Il faut que je sache ce qu'il désire.

— Si vous craignez quelque violence, reprit le Navarrais d'une voix mielleuse, je me chargerai de répondre moi-même à ces hommes, qui certainement vont vouloir être introduits près de vous. Je serai doublement heureux d'abord d'épargner à Votre Altesse l'ennui d'un pareil contact, puis de lui éviter une fatigue qui, dans l'état de santé où elle se trouve, pourrait lui devenir fatale.

En effet, la pâleur du dauphin était extrême, et cela datait du jour où il avait bu dans la coupe du roi de Danemarck. Ses yeux, presque éteints, trahissaient

une langueur qui semblait prophétiser une fin prochaine. Ses cheveux, tombés en grande partie, attestaient les ravages qu'avait fait le poison sur cette organisation qui, du reste, n'avait jamais été très vigoureuse.

— Merci, mon cousin, répondit-il avec une expression singulière, merci de vous apercevoir de l'état de souffrance où je suis depuis quelques jours... Je n'attendais pas moins de votre sollicitude pour ma personne ; mais vous me permettrez de ne point accepter vos offres, tout obligeantes qu'elles puissent être. Ce peuple

qu'on a égaré peut exciter ma commisération et ma sympathie, mais son contact ne saurait m'inspirer ni répulsion ni effroi.

Le dauphin achevait de parler, quand un mouvement inusité, auquel se joignit bientôt un tumulte indicible, se produisit dans la grande salle qui précédait celle du conseil.

— Ouvrez les portes, dit le dauphin. Si ces hommes sont mes amis, je leur veux prouver qu'ils ont bien placé leur affection et leur confiance ; si ce sont des ennemis, j'ai hâte de les voir en face.

Les portes furent plutôt enfoncées qu'ouvertes. Etienne Marcel était à la tête d'une centaine d'hommes armés. Trois mille autres l'appuyaient dans les cours et et aux environs du peuple. Il alla droit au dauphin, et ne prenant pas même la peine de s'incliner :

— Monseigneur, dit-il, je viens vous requérir, au nom du peuple de Paris, qui ne veut plus attendre, de songer enfin à la défense du royaume et de satisfaire aux besoins les plus urgents de l'État.

— Ce sont là griefs en l'air et de-

mandes un peu vagues, dit le dauphin. Précisez mieux ce que vous souhaitez, messire Étienne. Mais avant tout, faites sortir tous ceux dont vous vous êtes fait suivre et estimez-vous heureux, vous présentant devant moi comme vous faites, que je vous accorde audience au lieu de vous faire châtier.

Le prévôt des marchands rougit de colère et répondit brusquement :

— Nous avons fait un pas en avant, monseigneur, ce n'est pas pour en faire deux en arrière. Holà ! vous autres, cria-t-il en se retournant ; venez ici !

Les hommes s'approchèrent et, sur un signe du prévôt, mirent l'épée à la main.

— Sire duc, reprit Marcel en s'adressant toujours au régent, ne vous étonnez point de ce que vous allez voir, car il faut qu'il en soit ainsi! Allons, vous autres, mes braves chaperonnés, exécutez promptement ce qu'il a été convenu entre nous!

A ces mots, le seigneur de Conflans, maréchal de Champagne, et Robert de Clermont, maréchal de Normandie, furent saisis violemment et renversés à

terre. Le premier tué fut le maréchal de Champagne, dont le sang alla rejaillir jusque sur son jeune maître. Toute résistance était impossible. Robert de Clermont, vaillant homme de guerre, voulut cependant vendre chèrement sa vie ; mais, aussitôt désarmé, il fut poursuivi jusque dans une chambre de retraite, où il tomba dans un flot de sang.

Les assassins, encouragés par Marcet, se saisirent des corps de leurs victimes et se disposèrent à les enlever du palais. Quand cette troupe, ivre de meurtre, passa devant le dauphin, elle le retrouva

à la même place où elle l'avait vu en entrant, debout près d'une table, immobile suivant d'un œil fixe et profond les péripéties terribles de la scène qui se déroulait devant lui.

Quand le prévôt se trouva à sa portée, le dauphin ôta son épée du fourreau, la jeta au loin et lui dit :

— Messire Étienne, pourquoi ne me tuez-vous pas ?

— Sire duc, s'écria Charles de Navarre en s'interposant comme par un mouve-

ment généreux, vous êtes le fils du roi Jean, et à Dieu ne plaise que ces hommes, si coupables qu'ils puissent être, méconnaissent jamais l'auguste caractère dont vous êtes revêtu.

— Je vous remercie de votre empressement à me défendre, répliqua vivement le dauphin. Mais ce caractère auguste ne m'a pas préservé de l'affront cruel dont vous venez d'être témoin, et je jure Dieu de le faire à l'avenir respecter moi-même.

Une heure après cette horrible scène, le dauphin était enfermé dans son cabinet

avec le duc d'Orléans et le comte d'É-tampes : ce n'était plus le jeune homme abattu, dont le front, penché vers la terre, semblait plier sous le poids d'une douleur sombre et d'un désespoir incurable ; ses yeux même avaient repris un peu d'animation et d'éclat.

— Messeigneurs, dit-il en achevant de tracer quelques lignes sur un parchemin, Dieu m'a éclairé. Je sens maintenant que je suis le vrai roi de France et que j'ai charge divine de travailler au bien de ce pays. Or, je vous le dis, la France ne sera point aux Anglais, et les traîtres qui la

veulent vendre n'auront de moi ni pitié ni merci. Voici, pour commencer, une liste de douze rebelles dont la tête tombera pour l'exemple de ceux qui voudraient marcher sur leurs traces. Tenez, messire, ajouta le régent en tendant le parchemin au comte d'Étampes, lisez seulement le premier nom, il vous prouvera que j'ai voulu aller du premier coup au cœur du mal, et que je ne resterai pas en chemin.

Le comte prit le parchemin et lut :

— Étienne Marcel.

Pendant ce temps, Étienne Marcel, dans tout le feu de son triomphe, faisait approuver par la populace rassemblée sur la place de Grève les odieux assassinats qui venaient d'être commis au nom du bien public, et procédait à la réorganisation du Conseil de Ville, de façon à en écarter tout ce qui pouvait lui faire obstacle et à y réunir tous les éléments dont il voulait se servir pour arriver à la dictature.

# CHAPITRE QUATRIÈME

## IV

### Les deux moines.

Une cavalcade de seigneurs et de membres du corps de ville remplissait la cour de l'abbaye Saint-Germain, attendant la sortie de Charles de Navarre, qui leur avait donné rendez-vous pour une tour-

née qu'il se proposait de faire dans les divers quartiers de la capitale. L'heure indiquée par lui était déjà passée depuis longtemps, et il ne paraissait pas.

— Monseigneur serait-il indisposé ? demanda l'un.

— Nous sommes prêts à remettre le rendez-vous à un autre jour, si tel est son bon plaisir, ajouta un autre.

— Restez, restez, et ne vous inquiétez pas de la santé de monseigneur de Navarre, répondit le sire de Thorak avec un

sourire où se trahissait une légère ironie. Il est fort occupé en ce moment, et d'une affaire qui doit être fort grave, si j'en juge par le temps qu'il met à la traiter et par la qualité de la personne qui l'aide dans cette importante conjoncture.

Thorak sourit encore d'un air à la fois dépité et railleur ; mais son sourire se perdit dans sa moustache grisonnante et ne fut point remarqué.

La vérité est que Charles de Navarre était renfermé depuis une demi-heure environ avec la Maugrabine.

— Ah ça! monseigneur, dit celle-ci en sortant d'une rêverie qui prouvait qu'elle venait de réfléchir à une proposition dont elle avait été vivement émue, vous aimez donc bien cette femme?

— Il faudrait inventer des mots pour peindre ce qu'elle m'inspire, répondit Charles.

— Et vous exigez de moi que je trouve un moyen, une ruse quelconque pour la faire tomber entre vos mains?

— Tu as parfaitement compris, Zarita.

— Et si je ne trouvais pas ce moyen!... car, enfin, la meilleure volonté du monde a ses bornes...

— La volonté humaine, oui. Mais la tienne n'a rien d'humain, tu le sais bien. Tu la tiens du diable, ton maître et seigneur, et avec un pareil appui, rien n'est impossible.

— Cependant...

— Cependant, interrompit le Navarrais, il y a une chose que tu sais bien encore, c'est que si tu me désobéis, je te fais pendre.

Pour ma part, j'en aurais regret, mais cela causerait le plus grand plaisir à deux personnes : à ton mari d'abord, qui, du fond de l'abîme où tu l'as mis, doit s'étonner fort de ne pas voir sa mort vengée; puis à mon ancien astrologue, le sire de Thorak, qui, je te le jure, rirait à se tordre de la piteuse grimace que tu ferais en haut de la potence. C'est pour moi, tu ne l'ignores pas, la chose la plus facile du monde. Le crime pour lequel tu es condamnée a été commis sur mes domaines de Navarre, et tu ne peux avoir oublié que je me suis bien gardé de t'accorder ta grâce, comme on l'a cru généralement. Le seul service que je t'aie rendu a été de ne pas mettre ma

signature au bas de l'arrêt prononcé. Mais au moindre grief que j'aurai contre toi, un peu d'encre, un trait de plume, et je t'envoie sous bonne escorte au bourreau de là-bas, qui me remerciera, lui aussi, j'en suis sûr.

— Mourir! non, je ne le veux pas... et pourtant...

— Que dis-tu?

— Je dis, monseigneur, que je vous obéirai.

— Ce moyen, tu l'as donc trouvé?

— Pas encore. Je vous demande jusqu'à ce soir.

— J'attendrai. Mais songe que je veux arracher Diane à son mari, à ce Robert qui l'aime, à cette prison qui ne peut garder plus longtemps une si belle proie! Tu sais que ce ne sont pas les moyens d'y pénétrer qui me manquent, et que j'ai en ma possession une certaine clé qui favorisera singulièrement notre fuite. Mais il faut qu'elle y consente... Que ton esprit infernal vienne à bout de ce que je t'ordonne, et je te promets une fortune, ta liberté peut-être...

— C'est bien, sire, j'ai dit que j'obéirais. Vous me récompenserez si vous êtes content. A ce soir!

— A ce soir donc!

Cinq minutes après, Charles rejoignit ses amis, qui l'accueillirent avec de grandes démonstrations de sympathie, et tous partirent pour aller parcourir les quartiers de Paris qui avaient été le plus remués par la dernière émeute. Le roi de Navarre comptait sur cette promenade pour agir sur les esprits, en montrant au peuple qu'il ne laissait échapper aucune occasion

de se mêler à ses mouvements ou d'écouter ses réclamations.

Laissons maintenant écouler la journée et transportons-nous avec le lecteur à la prison du Louvre, où se renoue la suite de notre histoire.

La nuit était entièrement close, et la salle qui précédait la prison de Diane était à peine éclairée par une lampe fumeuse accrochée au milieu de la voûte. Le guichetier se promenait à pas comptés dans toute la longueur de la salle, comme s'il eût eu besoin de cet exercice pour chas-

ser le sommeil de ses paupières et remplir consciencieusement ses fonctions, rendues plus délicates encore par l'importance de la personne dont on lui avait confié la garde.

Il fut interrompu dans cette promenade par l'arrivée de deux moines, l'un vêtu de blanc, l'autre de noir, dont le capuchon cachait entièrement le visage.

Tous deux, cassés par l'âge, marchaient lentement et avec difficulté.

— Pardon, mes frères, dit le guichetier

en allant à leur rencontre, mais le Louvre est bien gardé à cette heure, et je m'étonne...

L'un des deux moines tira de sa robe un papier, l'ouvrit et le montra au guichetier.

— Voyez ! lui dit-il.

— Ordre du dauphin ! s'écria celui-ci en ôtant son bonnet.

— Oui, dit l'autre moine, ordre du dauphin de nous laisser pénétrer, mon frère

ici présent et moi, près de l'accusée, pour recueillir ses aveux si elle juge à propos de gagner la miséricorde divine par une confession complète de ses fautes.

— Attendez un instant, mes révérends, dit le guichetier ; je vais l'avertir, et je reviens.

Mais le guichetier, tout occupé de ce que lui disaient les deux moines, ne s'était pas aperçu qu'un troisième individu était entré derrière eux et se tenait dans l'ombre, à quelques pas de lui. A peine avait-il achevé de parler, que cet homme s'avança et lui barrant le passage :

— Halte-là, maître geôlier, lui dit-il ; la visite de ces deux bons pères peut être fort agréable à la prisonnière, je n'en doute pas ; mais il faut d'abord qu'elle ait une entrevue avec moi, et tu vas me conduire à son cachot.

— Mais... dit le guichetier.

— Vois ce parchemin...

— Comment ! Ordre du dauphin...

— De laisser pénétrer près de Diane de Cévoles son époux, Raoul de Fenestrange

— Et c'est vous qui êtes?...

— Le comte Raoul? Sans doute... Eh bien! m'as-tu compris?

— Oui, messire.

— Qui t'empêche d'obéir, alors?

— C'est que — pardonnez-moi, messire — ces deux révérends étant arrivés avant vous, je croyais...

— En effet, dit l'un des deux moines, il est juste...

— Arrière ! s'écria Raoul en poussant le guichetier devant lui. Je suis l'époux ! Tes moines entreront quand je serai sorti.

Le moine noir parut avoir un mouvement de colère peu compatible, il faut le dire, avec son costume. Mais, sur un signe de son compagnon, il le comprima aussitôt, et le guichetier, voyant que les deux religieux n'insistaient plus pour entrer les premiers, s'enfonça avec Raoul dans le sombre corridor qui conduisait à la prison de Diane.

A la vue de Raoul, Diane poussa un cri de terreur. Puis elle le regarda fixement

comme si elle eût voulu pénétrer le fond de sa pensée. Il y eut alors un silence de quelques minutes. On eût dit que Raoul, face à face avec cette femme qui lui devait tous ses malheurs, sentait sa force l'abandonner, et reculait au moment où il avait le plus besoin de toute son audace.

— Que me voulez-vous? lui dit-elle enfin. Vous savez bien que je vous hais, vous savez bien que je vous méprise. Pourquoi augmenter par votre présence les odieux supplices auxquels vous m'avez déjà condamnée?

— Diane, répondit Raoul dont ces pa-

roles réveillèrent tout à coup la rage, le temps est passé où je vous parlais à genoux d'une passion qui me torturait l'âme, où je subissais sans me plaindre vos dédains et votre haine, où je vous suppliais de prendre pitié d'un cœur ulcéré par vos mépris. C'est un rôle qui ne convient plus ni à ma position ni à la vôtre. J'ai voulu avoir une entrevue avec vous, Diane; cette entrevue sera courte. Mais, ne l'oubliez pas, ce qui y sera décidé le sera irrévocablement et sans rémission. C'est votre perte ou votre salut que je vous apporte; c'est l'honneur ou la honte, la vie ou la mort. Cela vaut bien la peine que vous m'écoutiez un instant. Puis-je parler?

— Je vous écoute.

— Diane, vous connaissez la terrible accusation qui pèse sur votre tète.

— Oui.

— Dites un mot, et tout cet échafaudage de crime, de châtiments et de honte élevé contre vous, s'écroule comme par miracle. Dites un mot, et je déclare hautement que vous n'êtes pas coupable, que j'ai en main les preuves de votre innocence, et au même instant vous ètes libre, car la loi, prête à venger l'époux outragé, devient

impuissante du moment que l'époux lui-même reconnaît l'injustice de ses soupçons et proclame l'épouse, un moment calomniée, digne des respects de tous et du sien.

— Ce mot, quel est-il? demanda Diane.

— Dites que vous consentez à retourner avec moi au château de Fenestrange, et à m'y reconnaître enfin pour votre époux.

Diane haussa les épaules et répondit d'une voix brève :

— Non.

— Songez donc, Diane, à l'infamie du jugement qui se prépare et qui va vous livrer aux regards, aux médisances, aux insolentes moqueries de la populace. Réfléchissez à cela et faites ce que je vous demande.

— Non.

— Vous avez peut-être quelque espoir de vous justifier, mais ne vous bercez pas de cette illusion ; vous seriez trop cruellement déçue. Toutes les preuves sont contre

vous; votre fuite avec cet homme, votre rencontre avec lui au Louvre, ce mouvement que vous avez fait pour vous jeter dans ses bras quand vous avez compris que vous étiez perdue, tout vous condamne. Ne soyez donc pas inexorable envers vous-même, et acceptez la voie de salut que je vous offre.

— Non.

— Mais vous ne savez donc pas comment on punit les femmes adultères? Un châtiment infâme qui inflige mille fois la mort avant de la donner tout entière! On

la place sur la même charrette qui conduit au supplice les plus odieux malfaiteurs, on la livre demi-nue à l'insultante curiosité de la foule ; elle est flétrie, souillée par la main du bourreau...

— Arrêtez ! s'écria Diane en pâlissant.

— Enfin, vous consentez ! vous allez me suivre ! s'écria Raoul avec l'accent du triomphe.

Diane attacha sur Raoul un regard où s'exprimaient l'épouvante et la stupeur. Elle était immobile. Il avança la main pour l'attirer vers lui.

Alors, secouant cette torpeur qui l'engourdissait malgré elle et repoussant Raoul avec un geste d'horreur :

— Assassin de mon père, s'écria-t-elle, je vous hais !

— Dites plutôt que vous aimez cet homme !

— Assassin de mon père ! répéta-t-elle avec plus d'énergie encore, jamais vous ne serez mon époux !... sortez !

Puis elle alla tomber à genoux dans un coin de son cachot et se mit à prier ardemment.

Quand elle releva la tête, Raoul avait disparu.

Mais il y avait là, dans l'ombre, deux hommes qui attendaient qu'elle eût fini de prier.

Ces deux hommes étaient les moines qui avaient dû céder le pas à Raoul.

Surprise d'abord de ne pas se voir seule, Diane eût bientôt repris confiance à la vue du costume des ministres de Dieu, et elle vint d'elle-même à leur rencontre en leur demandant ce qu'ils désiraient.

# CHAPITRE CINQUIÈME

# V

## L'évasion manquée.

— Le ciel soit avec vous, mon enfant! répondit d'une voix octueuse le moine à la robe noire. Nous venons vous apporter des paroles de paix et de consolation. Notre bien-aimé sire, le régent du royaume

qui s'intéresse à l'honneur du nom de Cévoles et à la femme qui lui a sauvé la vie le jour des Rois, aurait voulu anéantir, sans en laisser de trace, l'accusation sous laquelle vous courbez le front en ce moment. Par malheur, son pouvoir ne va pas jusque-là, et il doit se borner à adoucir pour vous les rigueurs d'une loi terrible, prête à vous frapper sans pitié.

— J'ai déjà déclaré que je n'étais pas coupable, dit Diane et je le répète encore devant vous, mes pères, cela ne m'empêche pas d'accepter avec reconnaissance le secours et la protection que m'offre,

avec une générosité si parfaite, monseigneur le dauphin de France. Que dois-je faire pour répondre à tant de bonté?

— Il faut, mon enfant, reprit le même moine, il faut vous préparer à nous suivre.

— Vous suivre! Mais Frantz... qui, comme moi, a été arrêté, mis en prison; qui, lui aussi, est menacé d'un châtiment terrible et qui est innocent comme moi, puis-je l'abandonner, puis-je le laisser condamner sans élever la voix en sa faveur, sans dire bien haut à ses juges, qui

seront aussi les miens, que non-seulement j'ai conservé le droit de lui tendre la main comme à un frère, mais que jamais la pensée d'un vil assassinat n'a pu effleurer son âme, car devant ce tribunal, je jurerai sur mon salut éternel que ce n'est pas lui qui a attenté aux jours du dauphin!

— Vous connaissez donc le vrai coupable? demanda le moine noir d'un accent légèrement troublé.

— Oh! oui, je le connais, et vous ne voudriez pas, vous, serviteurs d'un Dieu de justice, que ce coupable restât impuni.

— Qui est-ce donc ?

— C'est le roi de Navarre, et dût sa haine me poursuivre partout, je proclamerai la vérité.

— Mais comment avez-vous su ?

— Le poison, dit Diane, a été remis par Zarita la Maugrabine à une femme voilée, et en rapprochant les faits de certains mots que j'avais entendus, le doute ne m'a plus été permis.

— Qu'aviez-vous donc entendu?

— Pardon, mon père, en présence de nos juges, quand l'heure sera venue, je parlerai. Vous comprenez donc bien que, pouvant sauver Robert par mon témoignagne, je ne consentirais à me soustraire aux périls de ma position que s'il était lui-même à l'abri de ceux qui le menacent.

— Alors rien ne vous empêche plus de nous suivre, dit le moine blanc, prenant à son tour la parole.

— Comment cela?

— L'homme dont vous parlez s'est évadé tout récemment de sa prison.

— Il est libre ! c'est bien vrai ?

— Je vous en fais le serment.

Le moine noir approuva d'un mouvement de tête les paroles de son compagnon et son sourire, dissimulé sous l'ombre de son capuce exprima comme un double sentiment de surprise et d'approbation.

— Oh ! si c'est ainsi, dit Diane, je vous suis.

Un soupir de satisfaction s'échappa de la poitrine du même moine.

— Puisque rien ne nous retient ici, dit-il, partons.

— Un instant, dit l'autre en retenant celui-ci par le bras. Tout à l'heure, en entrant, j'ai cru apercevoir tout au bout de la voûte une ombre qui restait immobile. Il me vient à l'idée que ce pourrait bien être messire Raoul qui attend notre sortie. Or, le dauphin nous a recommandé d'éviter le bruit, et messire Raoul, avec son caractère brutal et emporté, ne manquerait pas de s'opposer à la fuite de sa femme, et ferait à coup sûr quelque scandale dont la responsabilité retomberait sur nous. Il

est donc nécessaire que vous alliez vous assurer par vous-même, mon frère, si les abords sont complètement libres, afin que rien ne puisse gêner notre retraite.

— C'est fort bien pensé ; mais ne pourriez-vous vous-même, mon frère...

— Ce serait avec plaisir, dit le moine blanc, mais je crois qu'il vaudrait mieux...

Il ajouta en baissant la voix :

— En cas de surprise, je serais arrêté

comme un manant que je suis bel et bien, monseigneur, tandis que vous... avec la crainte qu'inspire votre nom, votre titre...

— Le drôle a raison, murmura le moine noir entre ses dents.

Puis il reprit tout haut :

— Je sors et reviens dans un instant.

A peine avait-il disparu que le moine blanc, qui était resté avec Diane, lui dit tout à coup :

— Savez-vous quel est l'homme qui sort d'ici?

— Non!

— C'est Charles de Navarre!

— Miséricorde!

— Charles de Navarre dont l'amour a résisté à toutes les épreuves; Charles de Navarre, qui a tout préparé pour vous faire conduire secrètement et en toute hâte en son château de Navarre, près d'Évreux.

Diane, atterée brisée par tant de coups successifs, s'appuya contre la muraille en murmurant :

— Mais vous, vous qui me dénoncez les projets du roi de Navarre, qui êtes-vous donc ?

Le froc du moine tomba.

— Frantz ! Frantz ! s'écria Diane dont les traits s'illuminèrent d'une joie soudaine. Vous près de moi ! mais comment se fait-il que vous soyez venu avec cet homme ?

— Lui seul avait les moyens de pénétrer jusqu'ici et d'en sortir par une porte particulière, dont il s'était procuré la clé. Il a consulté Zarita sur le moyen qu'il pourrait employer pour vous décider à fuir. C'est elle qui lui a conseillé ce déguisement, disant que vous ne résisteriez pas à la voix de deux religieux venant lui offrir un saint asile. De cette façon elle a réussi à me faire accepter par lui comme un homme tout dévoué à ses desseins. Or, cette clé précieuse, il me l'a confiée, la voici... Et pendant qu'il est absent...

— Mais, chercher avec vous mon salut,

c'est confirmer l'accusation qui nous atteint tous deux dans notre honneur ! Non, Frantz, non ! J'attendrai ici le jugement qui décidera de ma destinée.

— Alors, dit Frantz, je rentre dans mon cachot et je subirai aussi la mienne.

— Frantz, que dites-vous là !

— Ne suis-je pas innocent aussi, moi !

— Oh ! la justice des hommes est aveugle ! elle vous frapperait malgré mes affirmations, malgré mes prières...

— Sauvons donc notre vie d'abord... Dieu se chargera plus tard de confondre nos calomniateurs.

— Vous le voulez, Frantz, j'obéis. Mais puis-je sous ce costume?..

En dessous, il portait l'habit de guichetier.

Aussitôt que Diane fut prête, il la prit par la main, poussa doucement la porte de la prison, s'engagea avec elle dans un couloir sombre au bout duquel tremblottait une lueur blanchâtre produite par un

rayon de jour qui traversait une ouverture pratiquée dans l'épaisseur de la pierre. Tout auprès de cette ouverture se dessinait vaguement une porte qui ne devait servir que fort rarement, si on en eût jugé par la rouille dont ses ferrures étaient rongées.

En moins d'une minute, le couloir fut parcouru dans toute sa longueur, la porte ouverte, et les deux fugitifs se trouvèrent dehors.

Alors le moine noir revint au cachot, et le trouvant vide :

- A moi, s'écria-t-il, il y a ici trahison!

En parlant ainsi, il jeta son froc loin de lui.

Le guichetier accourut.

— Monseigneur de Navarre! s'écria-t-il. Votre Altesse était ici!... Par le grand saint Martin! si j'avais sû que Votre Altesse...

— Trève de bavardage, bélître, et donne l'alarme au plus vite! Ta prisonnière, la

belle Diane de Cévoles, vient d'être enlevée !

— Ah ! Dieu du ciel ! s'écria le guichetier. Ce pauvre Hubert qui a perdu sa place pour avoir laissé fuir le Routier de Normandie ! il va m'en arriver autant, c'est bien sûr.

— Oui, dit le roi, surtout si tu perds ton temps à te lamenter, au lieu de te mettre sur la traces des fuyards !

— C'est juste

Et le guichetier se mit à courir comme un fou à travers les corridors.

Soudain, un bruit de voix se fit entendre au fond de la voûte par laquelle Frantz avait emmené Diane.

Une troupe d'hommes d'armes, ayant à sa tête Guiscard, les ramenait tous deux.

Le guichetier, tout effaré, revint en courant vers Charles de Navarre, qui attendait avec impatience le résultat de cette scène, et lui dit :

— Sire, tout est réparé ? la prisonnière est de nouveau en notre pouvoir.

Pendant qu'il parlait, Diane, échevelée, toute en pleurs, était violemment séparée de Frantz, à qui elle adressait un dernier et déchirant adieu. Frantz, sur l'ordre de Guiscard, était reconduit dans son ancienne prison, qui se trouvait dans un autre corps de bâtiment, à l extrémité opposée de la cour.

— Ah! ah! mon drôle! dit Charles de Navarre, en appelant Guiscard d'un geste, c'est donc toi qui viens de t'opposer à cette

tentative d'évasion ? Ceci mérite récompense. Tiens.

— C'était mon devoir, sire, dit Guiscard en empochant l'argent que lui donnait Charles et en s'inclinant avec grand respect.

— Tu es donc attaché à la garde des prisons du Louvre ?

— J'y ai remplacé un nommé Hubert, renvoyé dernièrement pour défaut de surveillance.

— Je te connais; tu as été un instant au service de messire Raoul... là-bas, à l'hôtel de Tresmes, où, par parenthèse, tu avais fait un peu comme celui que tu remplaces ici; on t'avait donné cette même proie et tu l'avais laissée échapper par suite de je ne sais quelle frayeur superstitieuse que t'inspirait la vue du Routier de Normandie que tu prenais, je crois, pour un revenant de l'autre monde.

— C'est vrai, sire, mais je viens de prouver de la façon la moins équivoque que les revenants ne me font plus peur.

— Et comment cela?

— Dame, vous pensez bien que l'ancienne châtelaine de Cévoles ne s'évadait pas seule tout à l'heure... et la preuve que je ne crois plus aux revenants, c'est que j'ai mis la main sur celui qui l'emmenait.

— Je ne te comprends pas. Qui donc l'emmenait?

— Vous ne le savez pas!

— Non... et je ne serais pas fâché de l'apprendre.

— Eh bien, monseigneur, c'est celui

dont j'avais tant de peur jadis, c'est le Routier de Normandie.

— Le Routier ! s'écria le roi tout ébahi.

— Puis il marmotta entre ses dents :

— Ah! vieille Zarita! Maugrabine d'enfer c'est ainsi que tu t'étais jouée de moi ! Cet homme qui devait m'aider dans mon projet d'enlèvement, ce serviteur que tu m'avais choisi toi-même, dont tu me répondais sur ta tête, c'était le Routier de Normandie, c'est-à-dire l'homme aimé de Diane, c'est-à-dire le plus inexorable, le

plus acharné de mes ennemis... C'est bien, Zarita, c'est bien ! Toi aussi, je te récompenserai selon ton mérite, et pas plus tard que demain...

Il s'arrêta et reprit après un instant :

— Comment te punirai-je ? Oh! je veux que le châtiment soit aussi terrible que ta trahison a été infâme!

Et il se remit à rêver.

— Monseigneur n'a plus rien à me dire? demanda Guiscard en faisant mine de s'é-

loigner. Je vais rejoindre mes hommes et veiller à ce que le fameux Routier ne nous glisse plus entre les mains. Ce n'est pas que je lui en veuille, à cet homme, moi. Oh ! non. J'ai étédans le temps sous ses ordres et je crois même que ç'a été là le plus beau temps de ma vie. Mais le devoir avant tout. Adieu, monseigneur.

— Ecoute un peu, dit Charles, comme frappé d'une idée.

— Monseigneur...

— J'ai besoin de causer un instant avec

le Routier de Normandie. Conduis-le dans une des salles basses du palais. J'irai l'y rejoindre.

— Cela suffit, monseigneur.

Et Guiscard s'éloigna.

Alors le Navarrais tira de sa poche un drageoir qu'il ouvrit machinalement, comme s'il eût voulu y prendre un bonbon, mais sur lequel il se contenta de jeter un long et singulier regard.

Deux ou trois minutes s'écoulèrent,

pendant lesquelles il parut réfléchir encore.

Puis, s'arrachant brusquement à ses pensées, il remit le drageoir dans sa poche et se disposa à aller retrouver Guiscard.

# CHAPITRE SIXIÈME

## VI

### Le drageoir.

Charles de Navarre et Frantz furent introduits par le geôlier dans une vaste pièce au fond de laquelle pétillait un tronc de chêne dans une de ces cheminées gigantesques dont la mode ne se retrouve plus que dans les provinces reculées.

Frantz s'approcha aussitôt de cette cheminée et présenta ses mains au feu avec autant de calme et d'insouciance que s'il eût été dans sa chambre et parfaitement libre, ne paraissait pas même se souvenir de la présence du roi de Navarre.

Celui-ci, pendant ce temps, se promenait de long en large à quelque distance du prisonnier, le regardant à la dérobée et cherchant à déchiffrer son caractère et à se former une idée de son intelligence d'après les traits de son visage, étude dans laquelle il avait souvent fait preuve d'une grande perspicacité. Au bout de quelque

temps, et quand il crut avoir compris à quel personnage il avait affaire, il s'approcha de Frantz, et lui touchant familièrement l'épaule :

— Ah ça, voyons, messire Robert, lui dit-il, causons un peu, et expliquez-moi donc, je vous prie, comment il se fait qu'au lieu de trouver en vous un appui et un instrument aussi intelligent que dévoué, comme me l'avait promis la belle Aïssa, je ne vous ai jamais rencontré sur mon chemin qu'à titre d'entrave et d'obstacle. Le fait est vraiment curieux et digne de remarque, vous l'avouerez ; car enfin,

si je compte bien, voilà trois fois que vous vous conduisez à mon endroit comme si vous étiez mon ennemi le plus acharné, quand j'avais toute raison de croire le contraire, et que d'ailleurs je n'ai rien fait pour mériter votre haine. Le premier tour est celui que vous m'avez joué devant l'hôtel de Tresmes, où vous m'avez brutalement gratifié d'un coup d'épée ; vous me répondrez à cela que vous aimiez comme moi Diane de Cévoles, et que la jalousie est une passion furieuse qui ne laisse aucune prise au raisonnement. J'admets cela et passe volontiers l'éponge sur ce grief. Mais le second, mais mon arrestation à Vitry, à l'endroit même où vous aviez pro-

mis d'arrêter le dauphin, voilà une trahison insigne et à laquelle vous aurez quelque peine, je pense, à trouver une excuse; et, en supposant encore que vous puissiez vous tirer de là à votre honneur, ce qui me paraît difficile, je suis curieux de voir comment vous vous y prendrez pour m'expliquer à votre avantage le piége que vous venez de me tendre tout à l'heure, en feignant de m'aider à faire évader Diane de Cévoles, quand vous ne songiez qu'à l'enlever pour votre propre compte.

— Je suis de votre avis, sire, répondit Frantz, il est fort difficile de répondre à

toutes ces accusations, si difficile que je ne le tenterai même pas.

— Vous reconnaissez donc que vous étiez de mauvaise foi quand vous m'avez fait déclarer par Aïssa que j'avais en vous un ami tout dévoué, et vous avouez que vous n'agissiez de la sorte que pour abuser de ma confiance.

— Eh! mon Dieu! non, je n'avoue rien de tout cela, sire.

— A la bonne heure, car un tel excès de déloyauté serait tout à fait indigne

d'un gentilhomme, qui doit toujours combattre son ennemi à visage découvert. Mais alors ce serait donc Aïssa qui m'aurait trompé ou qui se serait trop avancée en m'assurant de votre amitié et de votre dévoûment.

— Non, sire, non, je ne veux accabler personne pour me défendre. Aïssa vous a rapporté fidèlement, scrupuleusement ce qui avait été convenu entre elle et Robert de Fenestrange. Quant à moi, je n'ai pas été aussi parjure à ma parole que vous pouvez le croire, si étrange que puisse vous paraître une telle assertion de ma part après tout ce qui s'est passé.

— Bah! dit Charles en ouvrant son drageoir dans lequel il prit un bonbon qu'il parut choisir avec le plus grand soin, il y a là-dessous quelque intrigue d'amour, et je ne sais pourquoi je me sens porté à vous absoudre, en dépit de tous les faits qui se réunissent pour vous accabler.

— Vous savez mieux que personne, sire, combien nous devons tous nous tenir en garde contre l'apparence, témoin l'accusation d'empoisonnement qui pèse sur moi à cette heure quand il est bien certain, n'est-ce pas? que la liqueur fatale a été versée par la main d'Aïssa.

— Eh! comment saurais-je cela, s'écria Charles, moi qui n'étais pas là quand le crime s'accomplissait!

— Ah! reprit Frantz en regardant fixement le roi de Navarre, c'est que le poison ayant été fourni par la Maugrabine à la Candiote, beaucoup de gens pourraient croire...

— Mais vous n'êtes pas de ceux-là, vous, messire Robert, dit le roi de Navarre.

— Moi, sire, je suis convaincu de mon innocence, voilà tout.

Charles chercha encore un bonbon, qu'il ne prit et ne porta à sa bouche qu'après l'avoir examiné avec une précaution minutieuse.

— Tenez, reprit-il ensuite en affectant une extrême bonhomie, je ne vois pas très clair dans toute votre conduite vis-à-vis de moi ; mais je parierais qu'il y a au fond de ce mystère quelqu'une de ces trahisons de cœur qui trouvent les femmes si impitoyables, et je n'en veux pas d'autre preuve que l'accusation d'Aïssa, d'Aïssa dont l'amour pour vous était sans bornes, il y a quelques jours à peine.

— Peut-être y a-t-il du vrai dans ce que vous dites là, sire, répliqua Frantz, fidèle à son système de réponses équivoques.

— Vous ne voulez pas l'avouer, mais j'ai mis le doigt sur l'endroit sensible, et je vous dirai que cette conviction dissipe complétement l'opinion fâcheuse que j'avais conçue de votre caractère, car, hélas! je connais par expérience combien un serment est difficile à tenir en amour, et je vous assure que je vous absous de grand cœur de toutes les trahisons dont vous avez pu vous rendre coupable envers la belle Candiote.

— Savez-vous, sire, que si elle vous entendait, cette extrême indulgence pourrait diminuer considérablement le dévoûment dont elle est animée pour votre personne?

— Aussi nous garderons-nous bien, n'est-ce pas, de lui faire une pareille confidence, dit Charles, montrant vis-à-vis de Frantz une familiarité de plus en plus prononcée. Mais, voyons, causons sérieusement; maintenant qu'il m'est démontré que vos trahisons prennent leur source dans quelque intrigue amoureuse, dont Aïssa seule a droit de se montrer irritée,

je vous avouerai une chose, c'est que l'audace et la détermination dont vous avez fait preuve dans les trois circonstances où j'ai joué, grâce à vous, un si triste rôle, n'ont fait que vous grandir à mes yeux et accroître encore mon désir de vous attacher à ma cause.

— En vérité, sire, s'écria Frantz ; ah ! tant de grandeur d'âme !

— Ah ! pas d'exagération, interrompit Charles, il n'y a là de ma part ni générosité, ni grandeur, mais une véritable intelligence de mes intérêts ; je reconnais dans les aventures mêmes dont j'ai été vic-

time une adresse et une intrépidité qui me donnent le désir tout naturel de conquérir les services d'un homme tel que vous. Ne voyez donc en moi que l'appréciateur intéressé de vos rares qualités, et dites-moi franchement à quelles conditions vous voulez vous dévouer à mon service.

— Hélas ! sire, répondit Frantz avec une imperceptible ironie, mes prétentions vous paraîtraient peut-être bien exagérées, venant d'un misérable prisonnier dont la tête peut être livrée dans quelques jours au bourreau ; vous trouverez donc prudent et sensé de ma part, j'en suis sûr,

de ne vous faire connaître ces conditions que le jour où je serai rendu à la liberté.

— Promettez-moi au moins que ce jour-là vous viendrez à moi.

— Mon Dieu! sire, quel poids aurait à vos yeux la promesse que je vous ferais aujourd'hui? Le prisonnier promet tout ce qu'on lui demande avec l'intention de tout tenir, et une fois hors de son cachot, une fois libre de courir par la campagne et de respirer l'air pur qui tombe du ciel, il change d'impression et perd la mémoire du passé.

— Il en est ainsi du commun des hommes, je le sais, messire Robert, mais je sais fort bien aussi que vous n'êtes pas jeté dans le moule vulgaire, et que votre parole, qu'elle soit donnée entre les murs d'un cachot ou sous la voûte du ciel, est chose sacrée et sur laquelle on peut s'appuyer en toute sécurité.

— Une telle opinion venant de vous, sire, dit Frantz, est un honneur dont je suis fier.

— Je ne fais que vous rendre justice, et, pour preuve de ma sincérité, je vous dirai

que je me croirai lié avec vous comme par un contrat si vous voulez vous engager de parole vis-à-vis de moi.

Frantz regarda le roi de Navarre d'abord, puis le drageoir qu'il ne cessait de tourner et retourner entre ses doigts; mais il ne répondit pas à sa proposition.

— Je comprends votre hésitation, reprit Charles; les nécessités de la politique m'ont contraint quelquefois, bien malgré moi, à enfreindre des serments, à violer des traités, ce qui m'a fait accuser de mauvaise foi, et vous doutez peut-être que je

tienne plus tard l'engagement que je prendrais aujourd'hui.

— Ah ! sire, quelle pensée! dit Frantz.

— Ne vous en défendez pas, j'ai deviné, et, en vérité, je ne puis vous en vouloir de vous ranger sur mon compte à l'opinion commune ; aussi comme je tiens à ce que vous preniez ma parole au sérieux, je veux vous faire accepter quelqu'objet comme preuve de mon affection et comme garantie de ma bonne foi.

— A quoi bon, sire ? Je vous jure que je ne doute nullement...

— Non, je tiens absolument à vous faire quelque don par lequel vous puissiez vous croire engagé vous-même. Mais ici, dans cette prison, je n'ai rien et je ne vois vraiment pas ce que je pourrais...

Frantz jeta encore un coup d'œil furtif sur le drageoir et attendit.

— Eh! voilà justement l'affaire, s'écria Charles, comme frappé d'une idée subite.

Et ôtant son drageoir de sa ceinture, où il était suspendu :

— Ce drageoir, dit-il, en l'offrant a

Frantz, vous rappellera toujours le traité que nous venons de conclure ici ; acceptez-le comme un gage de mon amitié.

Frantz prit le drageoir et se mit à considérer curieusement les délicieuses arabesques dont il était couvert; puis il l'ouvrit, regarda les bonbons qui le remplissaient et les jeta tous dans le feu.

Aussitôt une flamme bleuâtre jaillit du foyer et s'évanouit en un clin d'œil, rapide et éblouissante comme l'éclair.

Au même instant, deux mouvements

pareils se firent à la fois chez ces deux hommes, comme s'ils eussent été mus tous deux par quelque mécanique. Leurs regards se croisèrent, ardents et enflammés, et leurs mains se portèrent en même temps sur le poignard suspendu à leur ceinture,

Ils demeurèrent quelque temps dans cette position, les yeux attachés l'un sur l'autre, et chacun épiant le moindre signe, le moindre geste de son adversaire.

Charles de Navarre, le premier, quitta cette pose menaçante; il laissa retomber

son bras de l'air le plus naturel, puis passa sa main dans ses cheveux noirs avec une indifférence parfaitement jouée.

Frantz l'imita, et lui montrant le drageoir qu'il tenait encore à la main :

— Voyez donc, sire, lui dit-il, quel heureux hasard que vous m'ayez fait don de ce petit bijou, et quelle heureuse inspiration j'ai eue d'en jeter le contenu au feu. Sans cette générosité de votre part et sans cette divination de la mienne, l'un de nous deux était exposé à une mort certaine, car la flamme sinistre que vous

venez de voir atteste assez que ces charmants petits bonbons n'étaient rien moins qu'innocents.

— Oh! s'écria Charles, je saurai bien retrouver le misérable qui me les a vendus, et je le ferai rouer en place publique.

— Vous n'en ferez rien, sire ; je connais votre excellent cœur, et je suis assuré que vous accorderez sa grâce au coupable, si infâme qu'il soit !

Puis il frappa deux coups sur un timbre qui se trouvait là.

La porte s'ouvrit aussitôt, Guiscard entra, et Frantz lui dit :

— Sa Majesté, le roi de Navarre, n'a plus rien à me dire...

Charles, qui depuis quelques instants était resté silencieux, s'approcha du jeune homme, et se penchant à son oreille :

— Je vais m'occuper de votre sort, lui dit-il, et je vous jure que ce ne sera pas ma faute si vous restez longtemps en prison.

— Sire, répondit Frantz, je sais tout ce que votre cœur renferme de noblesse et d'humanité ; mais je vous en supplie, ne vous occupez pas de moi et laissez ce soin au hasard ; vous pourriez employer des gens maladroits qui, comprenant mal vos intentions, croiraient devoir me débarrasser de la vie pour me rendre à la liberté.

Il accompagna ces paroles d'un salut ironique et suivit Guiscard, qui venait d'ouvrir la porte toute grande pour laisser passer le roi de Navarre.

# CHAPITRE SEPTIÈME

## VII

### Un double engagement.

Il était midi environ ; Aïssa était retirée dans une grande pièce où, par un luxe inouï à cette époque, elle entretenait, à l'aide d'une température toujours égale, une grande quantité de fleurs et d'arbus-

tes étrangers. Immobile et le front chargé de pensées, elle semblait considérer avec une attention profonde une espèce de bruyère dont les fleurs rouges, longues et minces, jaillissaient de leur tige comme des fragments de corail. Peut-être réfléchissait-elle sur le contraste profond qu'il y avait entre cette nature si calme dans sa beauté, si régulière dans ses développements, et son existence à elle si sombre et si agitée.

Elle avait cueilli une de ces fleurs et elle en respirait le parfum, doux, délicat, insaisissable comme le souffle léger qui

sort des lèvres d'une jeune fille, lorsqu'elle entendit un bruit à quelques pas. En se retournant elle aperçut Étienne Marcel.

Le prévôt des marchands était sans doute en proie à l'inquiétude ou tourmenté par quelque mauvaise pensée, car son visage, toujours si rayonnant quand il abordait Aïssa, était aujourd'hui grave et sérieux et trahissait un profond ressentiment. Il salua la Candiote avec une politesse dont la froideur était encore une bizarrerie inexplicable et il se mit à la considérer en silence comme s'il eût cher-

ché à déchiffrer quelque chose sur ses traits.

Un peu surprise d'abord de cet étrange procédé, Aïssa s'en sentit bientôt vivement choquée ; mais sans rien laisser paraître de ce qu'elle éprouvait, elle se retourna vers la bruyère aux grappes purpurines, et se replongea tout entière dans la contemplation à laquelle venait de l'arracher l'arrivée du prévôt.

Il y eut un long silence pendant lequel Étienne Marcel tint ses regards toujours

fixés sur Aïssa, qui semblait ne plus se souvenir qu'il fût là, à deux pas d'elle.

— Madame, dit enfin le prévôt d'une voix vibrante d'émotion, savez-vous ce que l'on m'a dit aujourd'hui, il y a une heure à peine?

— Je l'ignore, messire, et ne tiens pas à ce que vous m'en fassiez confidence, répondit Aïssa avec hauteur.

— Mais moi, reprit vivement Marcel; je tiens à vous rapporter l'étrange nouvelle que je viens d'apprendre.

— Parlez donc, puisque vous y trouvez un si vif plaisir. Voyons, que vous a-t-on dit qui puisse vous changer à ce point que vous croyiez devoir demeurer devant moi votre chaperon sur la tête.

Marcel parut hésiter un instant, puis il ôta son chaperon et reprit :

— On m'a assuré, madame, qu'il y a au monde un homme auquel vous avez donné toute votre ame et tout votre cœur.

Marcel se tut après ces mots, croyant

qu'Aïssa allait demeurer atterrée sous cette accusation. Mais celle-ci resta aussi froide, aussi impassible que s'il lui eut annoncé la chose du monde la plus insignifiante.

— Madame, reprit le prévôt, j'ai répondu que cela était faux, et je veux en être convaincu, car s'il en était autrement, vous vous seriez raillée de mon amour et vous n'auriez vu en moi que l'instrument vulgaire et imbécille de votre ambition ! Moi, moi, Étienne Marcel, choisi par une femme pour lui servir de marchepied ! Oh ! mais vous ne me con-

naissez pas, madame, vous ne savez pas tout ce que mon orgueil révolté peut soulever de haine et de colère dans mon âme. Je suis du peuple, et c'est pour cela que vous avez cru pouvoir me traiter avec dédain; mais, comme le peuple, sachez-le bien, je brise et déchire sans pitié ceux qui prétendent m'outrager et me fouler aux pieds.

La voix de Marcel, en parlant de la sorte, s'était élevée progressivement jusqu'à ce qu'enfin elle atteignît un diapazon qui annonçait la plus violente exaspération.

Aïssa, toujours inaltérable dans son sangfroid, détourna lentement la tête, cueillit une seconde fleur de bruyère et se mit à en aspirer l'odeur avec délice.

— Madame, madame, s'écria Marcel, dont cette tranquillité redoublait la colère, dites-moi donc que l'on m'a trompé, dites-moi donc que cela n'est pas vrai !

— Pour vous dire cela, messire Marcel, répondit Aïssa, il faudrait que je fusse capable de descendre au mensonge et que je vous reconnusse le droit de vous mêler de mes sentiments. Je vous déclare donc au

contraire que rien n'est plus vrai que cet amour dont vous prétendiez me faire un crime et que vous avez été parfaitement renseigné sur ce point.

— Oh! malédiction! s'écria Marcel.

— De quoi vous plaignez-vous? reprit Aïssa; vous croiriez-vous par hasard en droit de m'adresser des reproches?

— Vous me le demandez! répliqua le prévôt stupéfait.

— Je vous le demande et vous mets au

défi de me répondre affirmativement. Vous ai-je jamais rien promis?

Marcel la regarda avec un étonnement de plus en plus prononcé.

Aïssa poursuivit.

— Vous avez mauvaise mémoire, messire Marcel, je vais donc me charger de vous rappeler les faits, non tels que vous les voyez à travers l'exaltation de votre amour, mais tels qu'ils se sont passés réellement. La première fois que vous êtes venu à moi, depuis mon arrivée à Pa-

ris, quel a été votre langage? Je dois le reconnaître, il fut alors aussi noble, aussi respectueux, qu'il est en ce moment furieux et désordonné. Vous êtes venu m'avouer votre amour, mais comme vous redoutiez de m'avoir offensée, vous avez ajouté aussitôt : « Je ne vous demande et ne vous demanderai jamais qu'une chose, une seule, c'est que vous me fournissiez l'occasion de vous prouver l'affection profonde et le dévoûment sans bornes dont je suis pénétré pour vous. » C'est bien cela, n'est-ce pas, messire Marcel, cela et rien de plus, si j'ai bonne mémoire.

Étienne Marcel garda le silence, et au

changement qui s'opéra peu à peu sur son visage on pouvait reconnaître qu'il était pénétré de la vérité des paroles que venait de prononcer Aïssa.

— Eh bien! vous ne répondez pas, messire? lui dit celle-ci au bout d'un instant.

— Mon Dieu! madame, dit-il enfin, je ne saurais le nier, c'est ainsi que les choses se sont passées entre vous et moi, mais...

— Eh bien! cette faveur unique dont

se contentait votre amour, cette occasion de me témoigner votre dévoûment, je vous l'ai fournie, qu'avez-vous donc à me reprocher? Avez-vous exigé quelque chose en échange des services que vous étiez venu m'offrir et que vous paraissiez si heureux de me rendre? Ai-je pris quelque engagement vis-à-vis de vous ? répondez.

— Aucun, j'en conviens, répondit Marcel de l'air le plus repentant.

— Vous avouez donc, messire, reprit Aissa en l'écrasant de son regard orgueilleux, que vous aviez pris pour une pro-

messe de ma part le rêve de votre imagination, et que celui de nous deux qui s'est rendu coupable envers l'autre, c'est vous, en oubliant complétement les termes de votre convention.

— Je connais mes torts, madame, dit le prévôt tout à fait terrassé sous la supériorité d'Aïssa, et je n'ai plus qu'à implorer mon pardon.

La Candiote regarda quelques instants en silence son ennemi vaincu, puis elle reprit :

— Écoutez, messire, maintenant que je

vous ai démontré votre folie, maintenant que je vous ai prouvé que j'observais strictement ma parole, je veux vous faire une proposition.

— Oh! parlez! s'écria vivement le prévôt.

— Eh bien, ce rêve insensé que vous avez pris un instant pour une promesse, je puis le réaliser.

— Parlez-vous sérieusement, dit Marcel, couvant du regard Aïssa et craignant d'avoir mal compris ses paroles.

— Je puis en prendre l'engagement solennel, dit la Candiole.

— Mais... observa Marcel en la regardant avec défiance, et cet homme que vous aimez... que vous aimez de toute votre âme?...

— Cet homme est mort, répondit Aïssa d'une voix grave et profonde.

Il y eut un moment de silence après cette parole sinistre.

— Il est mort, reprit Aïssa en appuyant

sur chaque parole comme si elle les eût arrachées une à une de son cœur, et en mourant il m'a laissé dans l'âme un désir de vengeance que j'ai juré d'assouvir à tout prix. Voulez-vous m'aider dans cette œuvre sanglante?

— Ne savez-vous pas que je suis tout à vous?

— Alors retenez bien ce que je vais vous dire pour ne pas venir une seconde fois m'accuser de parjure et de déloyauté. Je suis à cette heure dans des circonstances si étranges qu'il peut arriver, et cela

brusquement, à la minute même où j'y compterai le moins, que je sois obligée de faire le sacrifice de ma vie.

— Vous! mourir! s'écria le prévôt avec effroi.

— Rien n'est moins certain; pourtant, je vous le répète, je puis me trouver tout à coup en face de cette épouvantable nécessité; mais s'il en était autrement, si je pouvais l'éviter, alors, je vous le jure, ma main serait à vous et le jour de notre union ne dépendrait plus que de votre volonté seule. Vous convient-il de courir

cette chance et voulez-vous à cette condition me servir dans la vengeance que j'ai résolu d'accomplir et que j'entreprendrai seule si vous me refusez votre appui ?

— Je suis à vous corps et âme, madame. Que faut-il faire ?

— Je vais vous le dire. Sachez d'abord qu'au moment où vous êtes entré, je me disais qu'il me faudrait pour réussir l'aide d'un homme énergique et puissant ; qu'en vous voyant, je me suis écriée intérieurement : cet homme, le voilà ; et que maintenant que vous m'accordez votre puissant

concours, je puis dire avec une conviction profonde : Le succès de ma vengeance est assuré.

— Mais une fois cette vengeance accomplie, vous verrez dispaître sans doute cette terrible nécessité dont vous venez de me parler.

— Je ne puis qu'espérer. Mais, répondez-moi, vous connaissez sans doute le grand chancelier de France?

— Oui, madame.

— Êtes vous lié avec lui?

— Comme avec tous les nobles personnages de l'État, c'est-à-dire que je le tiens par la peur.

— Enfin, croyez-vous pouvoir obtenir de lui un blanc-seing qui vous permette d'exercer votre autorité sans contrôle hors de Paris, dans tel pays que je vous désignerai, en Normandie, par exemple.

— J'en réponds.

— Pouvez-vous aussi, malgré les obligations que vous impose votre dignité de prévôt des marchands, vous absenter de Paris pendant quatre ou cinq jours, si cela est nécessaire à nos projets?

— Je le puis.

— Eh bien ! rendez-vous d'abord chez le grand chancelier et obtenez de lui ce blanc-seing, avec lequel vous reviendriez ici aussitôt.

— Ensuite ?

— Ensuite, je vous donnerai toutes les instructions dont vous aurez besoin pour cette affaire, qui doit être menée dans le plus grand secret, car notre adversaire a pour ami et pour protecteur un homme assez puissant pour disposer à son gré de la conscience des juges.

— Je pars, s'écria Étienne Marcel avec transport, et dans une heure je serai de retour près de vous.

— Allez, je vous attends.

Si le prévôt des marchands eût pu voir le sourire profondément dédaigneux qui vint effleurer les lèvres d'Aïssa tandis qu'elle le regardait s'éloigner, peut-être eût-il senti tout à coup tomber l'immense dévoûment dont il était saisi pour elle.

Étienne Marcel avait fait cent pas à peine dans la rue lorsqu'il s'entendit ap-

peler par son nom. Il reconnut Maillart dans celui qui l'arrêtait.

— Où cours-tu donc si vite que cela, Étienne, lui demanda Maillart.

— Mais à mes affaires probablement, répondit froidement le prévôt.

— C'est qu'il y a affaires et affaires; et, je ne sais, mais j'ai le pressentiment que les tiennes sont de celles qui conduisent à la potence.

— Oh! ne t'inquiète pas, Maillart, la

potence n'est pas faite pour les gens de ma sorte, et tes pressentiments ont tout juste la valeur des songes de vieille femme.

— Tu crois !

— J'en réponds et t'engage, en ami, si tu tiens absolument à t'occuper de quelqu'un, à songer à toi-même plutôt qu'à moi, ce sera beaucoup plus sensé.

— Eh bien! puisque tu me parles en ami, je ne veux pas demeurer en reste, répliqua Maillart. Apprends donc, Étienne,

que mon pressentiment est fondé sur quelque chose de fort grave.

— En vérité ! s'écria Marcel avec une bonhomie ironique.

— Apprends que ton orgueil a soulevé quelque part des appréhensions sérieuses, qu'on a résolu d'en finir d'un seul coup avec les violences perpétuelles du populaire, et que pour effrayer les plus mutins par un exemple terrible, on a décidé l'exécution de douze des chefs les plus influents et tu es en tête de la bande.

— Ah ! ah ! et l'époque de la fête ?

— Dans huit jours.

— Pas avant ?

— Ni plus tôt ni plus tard.

— Oh ! alors, j'ai le temps d'y songer ; adieu, Maillart.

Et il s'éloigna rapidement pour se rendre chez le grand chancelier de France.

# CHAPITRE HUITIÈME

## VIII

### Clochepain a de grands projets.

Quatre jours après l'entretien d'Étienne Marcel et de la Candiote, Zarita était chez elle, près de sa fille, dont elle essayait de dissiper la mélancolie, quand elle entendit frapper deux coups à sa porte.

Elle fit rentrer Gillette dans sa chambre et s'en fut ouvrir.

— Bonjour, mère Zarita, bonjour, s'écria le visiteur en entrant d'un bond.

— Ah! c'est toi, Clochepain, dit la Maugrabine, faisant au petit bonhomme un accueil beaucoup plus cordial qu'on n'eût dû l'espérer, quelle heureuse inspiration t'amène donc chez moi aujourd'hui?

— Je vais vous dire ça, mère Zarita, car vous me portez intérêt, vous, et je suis sûr que vous apprendrez cette nouvelle

avec plaisir. Je vous ai dit un jour, il vous en souvient, que je poursuivais depuis longtemps un rêve magnifique.

— Oui, une très belle position que tu espères obtenir, mais dont tu ne m'as pas confié le secret.

— Vous le connaîtrez bientôt, car cette position je compte bien y arriver d'ici à peu de temps. J'ai déjà gravi un échelon; savez-vous ce que je suis à cette heure?

— Je ne le devine pas.

— Deuxième aide de bourreau.

— En vérité ! dit Zarita stupéfaite.

— C'est grâce à maître Filoche, bourreau de Paris, que j'ai obtenu cet emploi; aussi je prétends lui prouver ma reconnaissance d'une façon dont il sera aussi surpris que touché.

— Voilà qui part d'un bon cœur, Clochepain, et franchement tu vaux mieux que je ne pensais.

— Je vous assure, mère Zarita, que j'ai comme cela un tas de bonnes qualités dont personne ne se doute. Mais pour en revenir au service que je veux rendre à maître Filoche, il est bon de vous dire que j'avais besoin pour cela d'une petite somme, quelque chose comme cent cinquante sols parisis, et que, jugeant inutile de les chercher dans mon escarcelle, j'étais allé trouver pour cela mon oncle Guiscard.

— Allons, tant mieux.

— Eh bien! pas du tout, car sous pré-

texte qu'il avait déboursé quelque argent pour me faire avoir cet emploi de deuxième aide, ce vieil avare me déclara qu'il n'avait plus une obole et que je l'avais ruiné.

— Ah! tant pis!

— Au contraire, car, grâce à son refus, j'ai eu le double de la somme que j'étais venu lui demander.

— Comment cela?

— Je ne sais si je vous ai dit qu'il avait été fait guichetier à la place du vieil Hu-

bert, chassé de sa place pour avoir laissé évader le Routier de Normandie, ce qui était bien un peu votre faute, car vous aviez promis de veiller pendant l'effet de la fameuse poudre et pas du tout!...

— Que veux-tu? je me suis fiée à la solidité des portes et me rappelant que j'étais attendue chez moi, je suis partie.

— Et le Routier a pris la clé des champs. Malheureusement pour lui, il a eu la maladresse de se laisser reprendre, et il se trouve précisément dans un cachot confié à la garde de mon oncle Guiscard. Or,

comme j'allais le quitter en lui reprochant de faire manquer l'avenir de son neveu, il s'aperçoit que l'heure est venue de porter la pitance aux prisonniers, et me prie de l'accompagner dans le cachot du Routier, dont il redoutait quelque tour dans le genre de celui qui a causé la perte du malheureux Hubert. J'allais refuser dans l'espoir que mon petit oncle Guiscard serait puni de son mauvais cœur, quand j'éprouve comme un pressentiment qui me traverse l'esprit et me pousse à me rendre à la demande de mon oncle. J'accepte donc sa proposition, nous allons ensemble dans le cachot du Routier, et là mon pressentiment se réalise.

— Comment cela? demanda vivement Zarita qui, depuis qu'il était question de Frantz, écoutait avidement les moindres détails de ce récit.

— Voilà. Après avoir refermé la porte, sur nous, mon oncle Guiscard furetait par tous les recoins du cachot pour s'assurer si le prisonnier ne faisait pas quelque tentative d'évasion ; moi je regardais faire, les mains croisées derrière le dos, quant tout à coup je sens quelque chose de lourd se poser dans ma main droite et je reconnais au toucher que c'était un rouleau de monnaie blanche enveloppé dans un mou-

choir. J'allais jeter un cri de joie, mais la prudence m'arrête, j'ai la force de me comprimer et je reste immobile jusqu'à ce que mon oncle Guiscard me dise de sortir. Je ne me fais pas prier; je sors du cachot d'abord, puis du Louvre le plus vite possible, et une fois dans la rue, je regarde mon trésor. Jugez de mon ravissement : trois cents sols parisis! Une fortune! Alors je m'élance et j'arrive, toujours courant, chez le marchand de drap Berthinot qui a une créance de cent pistoles contre maître Filoche, mon bienfaiteur.

— Je comprends; tu craignais qu'on ne l'inquiétât, ce pauvre homme.

— Justement, c'est une attention de ma part, une surprise que je lui ménage et qui aura en même temps l'avantage de me rapprocher du but que je poursuis depuis si longtemps.

— Enfin tes désirs vont être bientôt comblés, dit Zarita, feignant le plus vif intéret pour les projets d'avenir de Clochepain.

— Je l'espère, hélas! car cet obstacle n'est pas le seul, il y en a encore un autre : mon ami Dangu.

— Qu'est-ce que c'est que ça, Dangu?

— C'est mon camarade, le premier aide de maître Filoche. Un gaillard qu'on dirait coulé en acier, tant, il est solide ; rien ne lui fait, une santé superbe!... enfin quelque chose de déplorable.

— Déplorable! Et pourquoi cela?

— Pourquoi? pourquoi? Parce qu'il vivra éternellement et que je n'aurai jamais sa place.

— Je comprends ton chagrin.

— Je vous dis que c'est honteux d'avoir

une santé pareille. Imaginez-vous, mère Zarita, qu'il n'a jamais été malade que deux fois en sa vie : un jour qu'il avait mangé du porc et un autre jour qu'il avait mangé des choux. Il paraît que ces deux mets qu'il aime beaucoup, lui sont mortels comme les poisons les plus subtils, car chaque fois il a failli en mourir. A propos de cela, je me rappelle que je dois le voir aujourd'hui ; nous avons rendez-vous du côté du Châtelet, ce qui me force à vous dire adieu.

— Et c'est pour me conter tout cela que tu es venu ici? lui demanda Zarita en le

regardant avec surprise. Tu n'as rien à me dire de plus?

— Oh! que si fait, s'écria Clochepain; mais j'ai l'esprit tellement absorbé que j'allais oublier...

— Enfin, qu'as-tu à me dire et de quelle part?

— De la part du Routier.

— Il t'a donc parlé?

— Non, mais dans le petit paquet qui

contenait les trois cents sols parisis, j'ai trouvé un papier sur le dos duquel il y avait écrit : « A Zarita la Maugrabine, » et je vous l'ai apporté en toute hâte, pour gagner loyalement mon argent.

— Mais donne donc alors.

— Voilà, mère Zarita, voilà.

Il tira un papier de la poche de son haut de chausses et le remit à Zarita, qui l'ouvrit rapidement et y lut ces mots :

« Zarita, vous savez à quel supplice in-

fâme sera condamnée Diane si elle succombe sous la calomnie, le supplice des femmes adultères, c'est-à-dire que la main du bourreau la dépouillera de ses vêtements et la promènera sans voile à travers la ville, exposée aux regards outrageants du peuple. Zarita, si les juges la condamnent, sauvez-la par le seul moyen qui puisse la soustraire pour toujours à la haine de ses ennemis, sauvez-la par la mort. Faites cela pour moi, Zarita, et, je vous le jure par le nom de ma mère, mes dernières paroles seront pour appeler sur vous les bénédictions de Dieu.

« Frantz. »

Après la lecture de cette lettre, Zarita demeura quelques instants silencieuse et pensive.

— Qu'avez-vous donc ? lui demanda Clochepain.

— Rien, rien, répondit la Maugrabine.

Et elle murmura tout bas :

— La mort ! oh ! l'extrémité est cruelle... Cependant, oui, à tout prix, il faut la soustraire à cet horrible supplice!

Après être restée quelque temps encore

absorbée dans ses pensées, elle s'écria tout à coup en s'adressant à Clochepain :

— Écoute-moi, tu peux m'être utile, très utile dans cette affaire.

— Dans quelle affaire ? mère Zarita.

— Demain, le Routier de Normandie et Diane de Cévoles vont être jugés au Châtelet; on accuse Robert d'avoir enlevé Diane à son mari, et leur condamnation entraîne une peine plus affreuse que la mort même.

— Mais, mère Zarita, répondit Cloche-

pain, messire Raoul devrait déjà être décapité ou pendu, et je ne sais vraiment pas pourquoi ce n'est pas encore fait. J'ai remis un jour à mademoiselle Diane de Cévoles un papier signé de son père attestant que Raoul l'avait fait périr de faim dans un caveau de Fenestrange. Pourquoi ne s'en est-elle pas servie ?

— Hélas! cette preuve accablante n'existe plus; Raoul lui-même l'a brûlée.

— Ah! malédiction! moi qui avais si bien compté sur ces deux lignes pour lui

faire passer un mauvais quart d'heure !

— Mais puisque tu le hais si fort, il te reste une autre ressource.

— Laquelle? demanda vivement Clochepain.

— Ne peux-tu pas attester que tu as vu Raoul assassiner son frère Robert de Fenestrange?

— Moi !

— Tu étais comme moi à la Roche-Sanglante à l'heure du meurtre, et tu l'as vu de tes propres yeux, tu me l'as dit.

— Sans doute, sans doute, je ne dis pas non, mais...

— Eh bien! quoi ?

— Eh bien, je veux dire qu'un pauvre diable comme moi n'inspirera guère de confiance, tandis que vous, qui avez tout vu aussi, vous la Maugrabine, protégée de

Charles de Navarre, votre parole aura du poids.

Zarita resta quelques instants silencieuse.

— Charles de Navarre, murmura-t-elle enfin à voix basse, oh! tu me tiens dans tes serres, roi cruel et perfide, et pas un mot ne pourra sortir de mes lèvres en faveur de celui que je voudrais sauver au prix de tout mon sang. Mais patience! patience! l'heure de la vengeance sonnera

un jour, et alors, oh ! alors, malheur à toi, roi de Navarre !

— Eh bien ! lui demanda Clochepain.

— Eh bien ! non, je ne puis rien dire contre Raoul, j'ai pour cela des raisons... que tu ne pourrais comprendre. Mais toi, rien ne t'arrête, aucun obstacle n'entrave ta volonté, et, si jeune que tu sois, ta parole sera écoutée, quand elle s'élèvera pour déclarer un crime aussi odieux.

A son tour Clochepain ne répondit pas et parut réfléchir profondément.

— Et vous dites que c'est demain qu'on les juge ? dit-il tout à coup ?

— Oui, demain.

— Au Châtelet, n'est-ce pas?

— Au Châtelet, à midi.

— Eh bien, j'irai voir ça, mais pour voir seulement, attendu que ces choses-là, c'est toujours amusant. Allons, adieu,

mère Zarita. Ah! dites-moi, avant de nous séparer, dites-moi donc si vous croyez que je réussisse dans ce que je médite au sujet des deux personnes dont je vous parlais tout à l'heure ?

— Quelles personnes ?

— Mon bienfaiteur, maître Filoche, et mon ami Dangu.

— Dis-moi, tu n'as que de bonnes pensées à leur égard ?

— Ah! mère Zarita, douteriez-vous de mon cœur?

— Nullement; et c'est pourquoi je te prédis que tu réussiras dans ce que tu veux entreprendre.

— Je suis sauvé, s'écria Clochepain en bondissant de joie. Maintenant je pars, car j'ai fort affaire aujourd'hui. D'abord, il faut que je coure chez maître Grégoire.

— Qu'est-ce que c'est que ce Grégoire?

— Un vieux grigou de procureur dont le secours me sera nécessaire pour la petite affaire de maître Filoche. Puis je me rendrai de là à la place du Châtelet, en face de l'auberge des *Trois Merlettes*, où doit m'attendre mon ami Dangu, cet excellent Dangu, je l'aime comme s'il était mon frère, et j'ai l'intention de lui faire une galanterie.

— Tu as raison, Clochepain, l'homme assez heureux pour posséder un ami doit tout faire pour le conserver.

— Le conserver, je ne sais si j'y réussi-

rai, répliqua Clochepain en hochant la tête; enfin je ferai tout pour cela, et pour commencer, je veux lui payer un bon dîner.

— A la bonne heure !

— Ah ! mais un ragoût de prince, une magnifique platée de porc aux choux.

— Comment ! tu me disais tout à l'heure que le porc et les choux...

— Je suis pressé ; adieu, mère Zarita, adieu, s'écria Clochepain.

Et il s'élança vivement dans l'escalier où l'on eût dit qu'il venait de s'engloutir.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

# TABLE

## Des chapitres du troisième volume.

---

### PREMIÈRE PARTIE (SUITE).

#### Les Amis du Peuple (suite).



### DEUXIÈME PARTIE.

#### Les Anglais de l'intérieur.



Fin de la table du troisième volume.

---

Fontainebleau, imp. de E. Jacquin.